**Gabriele Gimpel**

C'est un grand plaisir de se retrouver autour de cette question épineuse de psychanalyse et argent.

la dernière fois à St-Gaudens il y a un an j'ai dit un peu à l'emporte-pièce quelque chose sur la gratuité qui a mis le feu aux poudres.

J'ai souhaité reprendre cette question plus calmement avec l'idée que l'accueil des précaires par les psychanalystes, moi ça me parait une évidence que c'est nécessaire, mais comment donner à cet accueil des conditions qui permettent au sujet qui vient parler de ne pas se sentir en dette. La littérature est aussi contradictoire que possible. Il s'agit d'élaborer quelque chose, de trouver quelques repères et notions qui permettront d'aller plus loin.

Une première partie sur le transfert où nous avons le très grand plaisir d'écouter Mme Françoise Valon grande spécialiste de Platon qui dialoguera avec Pierre Larribeau et Marvic Mendez.

Une deuxième partie sur l'inconscient comptable

Le secrétaire de séance et la modération sera faite par Rémi Brassié.

**Pierre Larribeau**

Le banquet de Platon est une suite de sept discours tenus par des convives sur le thème de l'amour. Le texte et le récit fait par Appolodore et un ami sur ce qui s'est échangé pdt ce banquet. Cette réunion se tient chez Agathon qui vient de remporter son premier prix de tragédie. Il se présente sous la forme de monologue ou de dialogues, chacun faisant l'éloge de l'amour. Le médecin Eryximaque fait la proposition de payer à ce Dieu le tribut de louanges qu'il mérite et chacun fera un discours en son honneur. Les monologues sont tenus successivement par Phèdre, Pausanias, Eryximaque, Aristophane et Agathon. Ils sont suivis d'un dialogue avec Agathon initié par Socrate, philosophe, remarquable exemple de maïeutique dont le but est de faire accoucher l'interlocuteur de la vérité qu'il porte en lui. Nous noterons au passage comment Socrate s'appuie sur un discours jadis entendu d'une femme de Mantinée, Diotime. Ce discours introduit donc la parole et le point de vue d'une femme, ce qui n’est pas rien lorsque l'on sait que cette assemblée est constituée essentiellement d'hommes. Plus tard c'est l'entrée d'Alcibiade, homme d'état athénien, beau et riche, il est ivre. Lui, à la différence des autres convives propose de faire l'éloge de Socrate qu'il admire. On pourrait dire à partir de là qu'Alcibiade se démarque des discours convoquant les hommes et les dieux pour se faire lui-même, à travers son évocation et l'éloge de Socrate, le sujet vivant de la question de l'amour. En lisant la première page de l'introduction du banquet, celle de l'échange entre Apollodore et son ami, j'ai été frappé par la force du désir, plus précisément la force du désir de savoir, de la transmission de ce savoir. Je cite l'homme qui sur la route de Phalère s'adresse à Apollodore :

savoir les discours qu'on y a tenu sur l'amour... rapporte les moi donc, c'est à toi qu'il appartient avant tout de rapporter les discours... dis moi dans quel temps eut lieu cette réunion, etc.

Cette insistance, ce besoin de précision, cette puissance du désir de connaître ce qui s'est échangé lors de ce banquet évoque la fameuse pulsion épistémophilique ou *Wisstrieb* décrite par Freud dans le cadre de la théorie des pulsions. Freud avait isolé ce concept à partir de l’observation qu'il avait faite sur la curiosité naturelle des enfants poussés par la connaissance, curiosité guidant avant tout des interrogations sur la question du sexuel. On le trouve dans trois essais sur la théorie sexuelle. Il précisera cependant :

la pulsion de savoir ne peut être subordonnée exclusivement à la sexualité.

référant à une dimension sublimée de son emprise, c'est-à-dire à une forme détournée, sublimée des pulsions sexuelles. Tout pédagogue connaît l’importance de cette mise en jeu du désir d'apprendre qui s'inscrit pour l'enfant dans une relation forte aux adultes, voire à un adulte, censé dispenser les connaissances. On peut dire sans se tromper que l'expérience se poursuit à l'âge adulte. Là nous ne sommes pas loin de la relation nécessaire à la transmission du savoir.

Concernant le transfert, à sa manière Alcibiade nous parle de ce que nous pourrions appeler son amour pour Socrate quand il dit :

les beautés qui sont en lui, mais je les ai vues moi, et elles m'ont parues si divines si éclatantes, si merveilleuses, qu'il n'y a pas moyen de résister à ses volontés.

les beautés qui sont en lui, c’est la lecture que j'en ai faite, ne sont rien d'autres que celles des savoirs qu'Alcibiade attribue à Socrate, un savoir qu'il lui suppose. Lacan nous rappelle que le transfert n'est rien d'autre que de l'amour adressé au savoir. Dans le séminaire VIII, Lacan prend appui sur le banquet de Platon pour nous enseigner sur le transfert.

Le secret de Socrate sera derrière tout ce que nous dirons du transfert

ds le banquet Platon marque la différence entre l'amant ou l'aimant et Erominos. Si on considère que Socrate est l'Erominos, l'aimé, d'Alcibiade, pourquoi se refuse-t-il ne tant qu'Erastes, l'aimant ? N'est-ce pas pour ne pas avoir à se constituer comme manquant. En se refusant, Socrate intrigue Alcibiade et du coup c'est ce qui le constitue comme désirable. Socrate n'a rien, mais c’est de ce rien, cette place vide, qui le constitue comme désirable. Voici un phrase d'Alcibiade prélevée dans le banquet qui témoigne de ce que l'on pourrait appeler l’amour fou:

j'allais asservi à cet homme comme nul ne le fut jamais à personne

De son côté Lacan écrit :

vous verrez apparaître clairement l'amant comme le sujet du désir, avec tout le poids qu'a pour nous ce terme : le désir, l'aimé qui dans le couple est le seul à avoir quelque chose. La question est de savoir si ce qu'il a, a un rapport, je dirais même un rapport quelconque, avec ce dont l’autre, le sujet du désir, manque.

ce que Lacan révèle ici est que c’est bien l'aimant, Erastes, qui peut témoigner du manque dans l'amour et non l’aimé, Eromenos. Un déplacement s'opère de l'amour, qui concerne l'aimé, au désir, qui implique la position de l'aimant. Pour lui, Socrate fait une manœuvre digne d'un analyste dans la mesure où lorsque Alcibiade lui déclare son amour il renvoie à un autre que lui-même, c'est-à-dire à Agathon. On pourrait dire à partir de là, qu'il interprète Alcibiade, dans le sens de lui dévoiler son désir inconscient. Il rajoute d'ailleurs en parlant du banquet :

nous allons le prendre comme une sorte de compte-rendu de séance psychanalytique.

Sur le sujet supposé savoir, je reviens sur le moment fort du dialogue où Socrate rapporte le discours sur l'amour entendu de la bouche d'une femme : Diotime. Il dit d'elle :

elle était savante en ces matières et bien d'autres. C’est elle qui m'a instruit sur l'amour.

Là encore apparaît la question du savoir, le savoir sur l'amour. Diotime, analyste de Socrate ? En effet la notion de transfert pourrait être aussi appliquée à ce qu'a représenté cette femme pour lui. Diotime donne sa version du mythe d’Éros dont chacun a cherché à faire l'éloge. Lors des fêtes de la naissance d'Aphrodite, le vieux Poros, Dieu de l’abondance et de la ressource, fils de Zeus et de Métis, s'endort ivre. Penia, la pauvreté, une mendiante mortelle qui n'était pas invitée à la fête, profite de la situation pour se faire engrosser par lui. De cette union naît Éros. Il revêt donc les deux aspects opposés de cette union étrange. Fils de Penia,

il est pauvre, malpropre sans domicile, ...fils de Poros, c'est un mâle hardi, persévérant, ...désireux de savoir, philosophant sans cesse.

Il valait mieux ne pas en faire une lecture féministe car Éros a comme dirait l'autre, tout du côté de papa, bien que, ça se discute. *Rires*

Françoise Valon : oui, ça se discute d'abord parce que c’est pas du tout vrai qu'il tient tout de Poros en première lecture on se dit ça, mais il tient tout de Penia. Poros, quand on dit aporie, ça veut dire, ce qui a pas de fin, quand on ne peut pas conclure. Poros, c'est quand on peut conclure. On utilise ce mot pour les navigateurs quand ils sont entre des récifs dangereux, ou le passage dans une montagne, c'est ça Poros, c'est ce par quoi on peut passer. C'est utilisé pour Ulysse. Dans le livre de Vidal-Naquet, Poros est fils de métis, Métis c'est l'intelligence fine qui se sort de toutes les situations, Métis c'est l'intelligence pratique. A la première lecture on se dit qu’Éros tient de Poros, mais on voit qu'il tient aussi de Penia. Penia, c’est aussi la pénurie. peut-être qu’Éros est de ce côté là aussi.

PL : Si l'on considère Penia comme une figure de la femme demandeuse, Éros pourrait être référé au manque personnifié par sa mère. De l'autre côté Diotime, celle qui sait, dont nous pourrions dire qu'elle a quelque chose, est celle qui vient combler le vide laissé par le discours des hommes, Socrate compris. D'un côté le manque, de l'autre le savoir, supposé à un ou une censé le détenir, dont Lacan a pu dire, dans le séminaire,

celui à qui je suppose le savoir, je l'aime.

Penia elle est pauvre et personnifie le manque mais en même temps c’est parce qu'elle manque de tout qu'elle désire, ce qui renvoie à la phrase de Lacan :

l'amour c’est donner ce qu'on n'a pas.

Ainsi on n'a pas besoin d'avoir pour donner et encore moins pour désirer. Car plus on désire plus on peut donner ce que l'on fait exister à la place du manque.

Le saut est-il trop grand à évoquer ici la fonction du paiement à l’analyste dans le cadre d'un des principes de la cure analytique, si l'on considère que la demande de l'analysant est celle qu'il lui soit donné un objet qui viendrait combler son manque à être, situé dans le particulier de sa demande d'amour, l’analyste y répond par un vide. On pourrait dire que l'analysant paye l'analyste pour qu'il se la boucle, pour qu'il ne parle pas ou pas trop. En effet, cela différerait totalement de la demande de conseil. La question du paiement renvoie aussi à la question de la parole mais aussi à la question de la dette imaginaire, symbolique et réelle. Peut-il y avoir analyse sans paiement ? Autant de questions qui vont accompagner ici les échanges. Je laisse le dernier mot à Lacan qui nous dit dans Les écrits

même ce rien, le psychanalyste ne lui donne pas, et cela vaut mieux, et c’est pourquoi ce rien, on le lui paye, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher.

**Françoise Valon**

ça va m'obliger à faire un saut entre la question du transfert et la question du paiement, c'est impossible de séparer complètement les deux.

Le transfert c'est un déplacement. Et là dés l'origine du Banquet on voit un déplacement et même plusieurs. Tu as parlé du déplacement de l'aimé à l'amant. Phèdre est le première qui parle dans Le Banquet. Or il y a un dialogue qui s'appelle Phèdre sur l'amour, qui vient avant le Banquet dans lequel Phèdre a dit : il a opposé le discours à l'écriture. C'est bien connu. Derrida a fait un truc sur le Pharmacon. Ce qu'on apprend par l'écriture on croit qu'on peut se le transmettre dans l’immédiateté. Il prend l'image d'un brin de laine qui fait passer le liquide d'un récipient plein à un récipient vide. Il dit c'est bien parce que comme ça il y a un échange. Il dit que peut-être que le savoir se transmet de cette façon et Socrate dit : non, le savoir il s’écrit pas sur du papier mais dans l'âme, plutôt dans la mémoire. Ce qui est embêtant dans le savoir inscrit dans la mémoire c'est que par contagion il transforme tout ce qu'il y a autour, ce qu'on pourrait appeler une disposition libidinale, ce qui fait que le savoir de cette manière là c’est pas du tout le savoir écrit. ça commence comme ça. Est-ce que t'as entendu parler de ce banquet, raconte le moi. Pourquoi est-ce que ça commence par le discours et pas par l'écriture ? A cause du fait que c’est Phèdre qui va être le premier qui parle et qu'il y a eu le discours de Phèdre avant, qui a expliqué pourquoi les discours sont bien plus important que les écrits parce qu'on se le met là dans la mémoire. Sachez que ce dont on va parler dans Le banquet, faudra se le mettre en mémoire et pas sur papier.

A Athènes, il y a un banquet qui s’appelle le symposium et le Deïpnon où on mange et on boit et on parle pas la bouche pleine donc on ne parle qu'après avoir mangé. Tandis qu'à Spartes par exemple, on fait les deux en même temps ce qui fait que quand on est en colère on crache partout, c'est bien connu !

ça c’est pas ce qu'on va faire, ils se mettent tous d'accord, on va arrêter de boire trop. Agathon il fait un grand banquet, en l'honneur de celui qui est le meilleur poète. Agathon est le roi de la fête. Il a invité Socrate, premier déplacement. Est-ce que tu as entendu parler de ce banquet dit Appolodore ? oui dit Aristodème mais par quelqu'un d'autre qui se rappelait pas très bien. Il y a un déplacement de celui qui parle à celui qui se souvient. La parole n’est pas immédiate et directe, elle est déplacée. Deuxième déplacement. Socrate rencontre Aristodème qui n’est pas invité au banquet et dit : je peux pas y aller je suis invité. Socrate dit : t'as qu'à dire que tu viens avec moi. Il reste sur le pas de la porte parce qu'il a une idée. ça le plante, ça lui tombe dessus. Alors Aristodème y va tout seul et il parle à la place de Socrate. Il dit : il peut pas venir il a eu une idée ; comme on a une migraine ! Diotime, à la fin, parle aussi à la place de Socrate. Vous voyez tous ces transferts, tous ces déplacements, toutes ces personnes qui parlent à la place d'autres gens.

Cette histoire de déplacement s'appelle la métaphore en grec. Déjà, c'est la loi du langage qui intervient au niveau des personnages. On vient de voir le déplacement de la parole.

Socrate vient de clouer le bec à Agathon, maître de la fête qui devait faire le dernier discours, le dernier donc le plus beau. Mais Socrate lui a posé une question à laquelle il a pas pu répondre, il lui a dit : amour c'est au génitif, c'est-à-dire c'est l'amour de, alors que quand on essaye de définir une chose, par exemple une boite qui contient les lunettes, elle contient les lunettes mais elle est en elle-même en quelque sorte, l'amour on peut pas le définir comme une chose, c’est toujours la question que pose Socrate, *tiesti* [[1]](#footnote-1), qu'est-ce que c’est que cette chose ? Est-ce qu'on peut dire *tiesti* à propos de l'amour. Réponse : non, parce que amour c'est *tinos* [[2]](#footnote-2) , c'est-à-dire que c’est l'amour de, de quelqu'un ou de quelque chose, le "de" est contenu dans l'amour, ce qui fait que c’est difficile de parler de l’amour. Or, Agathon vient de faire un grand éloge de l'amour en disant c’est le plus grand dieu, un dieu ça se suffit à soi-même, donc ce n'est pas en relation avec le génitif. En plus ce qu'on désire on l'a pas, un dieu a tout ce qu'il désire, donc Éros ne peut pas être un dieu. donc tu dis des bêtises

Dire ça au roi de la fête c’est embêtant. Tous les commentateurs bien élevés dont Robin disent : c'est pour pas vexer Agathon. Il met Diotime à la place pour ne pas dire c’est moi Socrate qui vais t'écrabouiller en continuant à parler. Alors il fait parler une espèce de potiche qui s’appellerait Diotime. Diotime c’est absolument pas une potiche, dans la première scène, au moment où le symposium commence, on dit : on va demander aux danseuses de sortir. On pourrait croire que les femmes sont dehors, comme elles seront dehors à la mort de Socrate, parce qu’elles ont une affectivité débordante, ça va pas trop dans les circonstances sérieuses, alors on les met à la porte. Diotime est le personnage essentiel du banquet, c'est celle qui dit ce que c'est que l'amour, c’est pour faire une métaphore et pas pour ne pas vexer. Agathon est par rapport à Socrate dans la même situation que Socrate par rapport à Diotime, c’est la figure même de la métaphore.

"La lune est à la nuit ce que la faucille est au champ de blé" est présenté par tous les profs de français comme la figure même de la métaphore. La métaphore c’est la loi platonicienne par excellence. Dans la république c’est bien connu. La ligne qui précède le texte de la caverne et qui explique toute la caverne, c’est une métaphore. C'est-à-dire que la croyance est à l'opinion ce que l'opinion est au véritable savoir. Là y a une métaphore et ça définit le savoir philosophique. Vous imaginez la puissance de la métaphore. Diotime qui intervient n'est pas une femme par hasard. tous les orateurs ont mis les femmes dans le ??? de l'amour.

Mythe d'Aristophane : les humains descendent des étoiles, les astres. A l'origine il y avait l'astre mâle qui descend du soleil, l'astre femelle qui descend de la terre et les androgynes qui descendent de la terre. Ils sont aussi puissants les uns que les autres. Lacan fait tout un truc sur la bonne forme, la sphère c'est la bonne forme car la forme sphérique est pleine d'elle-même. Platon dit que le mouvement du cercle c'est la figure mobile de l'éternité. De là l'idée de la grande année. Puisque les mêmes causes entraînent les mêmes effets un jour reviendra où nous serons tous, ceux qui sont là, en même temps à parler de ces choses. C’est l'image du cercle. Le cercle a une fascination pour l'esprit. Ces figures qui sont des sphères, c'est encore mieux qu'un cercle. Ces sphères sont tellement puissantes qu'elles vont jusqu'à escalader le ciel et concurrencer les dieux. Que faire ? Zeus dit : si on les supprime on n'aura plus de rite, or le rite va avec le mythe, donc les dieux n'existeront plus si on ne les célèbre pas. C'est quand même un peu dangereux donc il ne faut absolument pas les détruire. Comme on ne peut pas les laisser nous concurrencer on va les couper en deux. On aura des hommes-hommes, des femmes-femmes et des hommes-femmes. Ils vont chercher leur moitié désespérément pour se compléter et devenir entier. Si ils ne trouvent pas la fusion ils se laissent mourir et si ils la trouvent aussi car ils ne font plus rien d'autre et restent enserrés l'un contre l'autre, même pas célébrer les dieux, ils restent collés. Zeus les a coupés en deux. Ce qui produit chez chacune des moitiés la plus grande douleur qui se puisse. Avant ils avaient deux têtes de chaque côté et ils engendraient dans la terre comme les cigales. Zeus leur transporte la tête sur le devant pour qu'ils puissent voir la coupure et qu'ils soient plus modeste, la coupure est présente par le nombril. C’est la naissance qui produit la castration pas la sexualité. C'est en voyant leur nombril qu'ils savent qu'ils ne sont pas tout entier autonomes, qu'ils ne sont pas deux mêmes. C'est-à-dire que pour Platon la castration n’est pas l'angoisse de l'impuissance, elle est métaphysique car elle a été sciemment produite par un dieu pour que les hommes se perçoivent comme limités. Maintenant déplacement, pour empêcher qu'ils ne restent fixés l'un sur l'autre dans cette fusion, Zeus va déplacer, Lacan dit, comme le petit Hans, dégoupille le robinet pour le mettre devant, il retire les organes sexuels et il les met sur le devant pour qu'ils engendrent les uns dans les autres. Seulement les hommes-hommes et les femmes-femmes vont pas engendrer. Donc à l'époque où n'existe pas la PMA, il y a que les anciens androgynes, c'est-à-dire ceux qui sont devenus les hommes-femmes qui peuvent engendrer. C’est pour ça qu'ils sont devenus plus nombreux. ça c’est pour expliquer, Zeus invente la sexualité pour limiter le désir par le temps. Quand ils sont ensemble, Vulcain le dieu de la soudure, sa femme c'est Aphrodite, même son malheur est ridicule. Vulcain il leur dit : que désirez-vous humains ? désirez vous que je vous fonde et vous soude ? est-ce que vous souhaitez sans savoir le dire ? Lacan le reprend à de très nombreuses reprises. Ils ne savent pas le dire.

Statut du mythe pour Platon, soit le mythe c’est ce qu'on raconte quand on n'a pas compris quelque chose, comme font les nourrices avec les jeunes enfants et le mythe c'est ce que le philosophe raconte quand la parole ne suffit plus à dire, quand ils ne savent plus ce qu'ils veulent dire. C'est le cas de Platon dans le banquet, c’est pour ça qu'il y a deux mythes, celui de ??? et celui de Diotime. le mythe est toujours en-deçà et au-delà de la parole. Toujours chez Platon. Ce mythe est placé au milieu du banquet à la suite d'une péripétie physiologique, c'est-à-dire qu'Aristophane a eu le hoquet, il faut que le médecin Eryximaque le soigne, c’est pour ça qu'Erixymaque a pris sa place dans l'ordre des discours. Les commentateurs bien pensant disent: Platon veut se venger d’Aristophane. Aristophane avait écrit *Les Nuées*. c'est une des raisons pour lesquelles le procès de Socrate a abouti à sa condamnation à mort. Socrate est complètement caricaturé dans la comédie d'Aristophane *Les Nuées*. Il est ridiculisé parce qu'il prend de l'argent à ceux qui viennent obtenir des conseils. Alors que la différence essentielle, et Socrate le dira dans la maïeutique jusqu’à l'apologie de Socrate, c'est-à-dire le discours qu'il fait devant ses juges, il dit :

juges, je ne suis pas un sophiste, seule preuve fondamentale : je ne prend pas d'argent. C'est ça la preuve essentielle.

C’est la définition de la maïeutique. Je reviendrai sur cette question de la gratuité.

Ce mythe de Diotime n’est pas suffisant mais cependant vous y voyez le rôle de l'élément féminin qui n’est pas du tout mis entre parenthèse dans le mythe d'Aristophane. Dans Athènes les femmes qui font la grève du sexe pour que leur mari fasse pas la guerre c'est Aristophane. Aristophane est grossier. Je vais vous donner une image. Pour Aristophane, la démocratie c’est le régime c’est le régime des hommes troués, ils sont troués par devant pour tout gober et ils sont troués par derrière pour se faire enfiler. Aristophane n'y allait pas par quatre chemins et quand il parle de Socrate il en parle dans les mêmes termes.

Les commentateurs bien pensants disent Platon a imaginé un mythe ridicule pour se venger d'Aristophane. Est-ce un mythe ridicule ? c’est un mythe qui nous met sur la voie de ce que c’est que l'amour. Quand Platon se met à expliquer quelque chose, il s'en fiche pas mal de se venger de qui que ce soit. Lui, ce qu'il cherche, c’est préciser ce que c'est que l'amour par discours successifs interposés et donc on avait besoin du mythe d'Aristophane pour comprendre ce que c’est que l'amour et c'est nécessaire car c'est vraisemblablement une des marches pour y arriver.

Il faudrait pas croire quand on lit Platon qu'il y a des gens qui disent des choses que Platon va dépasser, au sens de Hegel, et puis on va aller comme ça petit à petit de la thèse à l'antithèse et à la synthèse. Absolument pas. La dialectique de Platon c’est pas ça, c’est que tous les éléments qui ont été déployés sont indispensable pour qu'on arrive à la fin. Il n'y a pas d'antithèse. Donc Aristophane n’est pas une antithèse, il nous fait progresser sur le chemin de ce que c’est que l'amour.

Arrivons à Diotime. Avant Diotime Socrate vient de dire que Éros n’est pas un grand dieu comme vient de le dire Agathon parce que il manque nécessairement et pour manquer il ne faut pas être complet. mise à l'épreuve d'Agathon par Socrate. Il y a déjà eu un dialogue aporétique sur la beauté, c'est-à-dire qui conclut par cette phrase qui est une énigme :

la beauté est difficile

Agathon dit : je ne suis pas de taille à te contredire, qu'il en soit comme tu dis.

Socrate répond :

contredire Socrate c'est facile, c'est la vérité qu'on ne peut pas contredire.

Contredire quelqu'un c’est facile, ça c'est la loi du dialogue. Quelqu'un qui parle avec vous et qui cherche à avoir le dessus sur ce que vous dites, c'est fini, taisez-vous, c’est pas la peine, parce qu'on cherche pas la vérité ensemble donc c’est pas la peine. Autrement dit c’est la condition du dialogue. Peut-être que c’est aussi la définition de la philosophie.

Déplacement donc, Socrate va faire intervenir Diotime. Il se met en position de faiblesse, comme l'était Agathon mais pas pour plaire à Agathon, parce que quand on cherche la vérité on est nécessairement en position de faiblesse. il se met exprès dans cette position de faiblesse par rapport à Diotime. Elle va le critiquer et le ridiculiser comme il vient de le faire avec Agathon.

Socrate dit : ah il désire ce qu'il a pas. Il a pas a beauté alors il est laid ! il a pas la jeunesse, alors il est vieux ! il a pas le savoir alors il est muet !

et Diotime lui dit : arrêtes de blasphémer. Elle l’engueule ! C’est pire, tu blasphèmes. Diotime est dans la position de celui qui est supposé savoir.

Éros recherche ce qu'il n'a pas, n'a pas la jeunesse, n'a pas la beauté, n'a pas la force, n'a pas l'objet.

A travers tout ce qu'il aime, que recherche l'amour ? La beauté !

Manque en grec c'est le verbe ??? faillir, comme dans défaillir, au sens de vertige, ce n'est pas manquer au sens d'être privé de, donc nous nous élançons vers notre propre manque, le manque marque en creux la présence de ce qui est dans la distance.

Dans le *Phèdre* il y a le délire mantique, celui qui prévoit l'avenir, bachique, celui qui célèbre le culte de Dionysos, Platon dit que ce sont les hommes qui boivent le mieux qui feront les meilleurs politiques, le délire des poètes et le délire des amoureux, ces quatre délires sont des accès à la vérité.

Diotime, délire mantique, a accès à la vérité car elle est celle qui connaît l'avenir, elle a retardé la peste.

Les banquets, comme les tragédies sont des lieux politiques par excellence. Ce Banquet a donc aussi un sens politique.

Diotime a retardé la peste pour que le différent avec Spartes s'apaise et que Pericles ne soit pas contraint d'adopter la stratégie qui a entraîné la peste. Seulement on ne l'a pas écouté. Si on avait apaisé la lutte entre Athènes et Spartes on n'aurait pas eu besoin de rassembler toute la population dans Athènes, ce qui a fait un excès de population que la contagion s'est répandue sans limite et Périclès en est mort et donc y a plus eu de politique athénienne de ce moment là. Diotime l'avait prévu. Donc c’est pas n'importe qui !

Diotime raconte un mythe. Comme c’est une prêtresse, ce qu'elle dit est vrai pour son époque et pour elle.

Elle dit : cherchons les généalogies. Depuis Esiode on cherche les généalogies. qu'est-ce que c’est que l’amour pour la bourgeoisie. il y a le bon et le mauvais, celui de la prostitution c'est très vilain, et l'amour éthéré. Aphrodite n'a pas de mère. elle est née de la castration d’Ouranos, de la glaire qui est tombé dans la mer, ça a fait une espèce d'écume, aphre [[3]](#footnote-3) c’est le nom d'écume, celle qui vient du ciel. pour Pausanias elle est très respectable. L'autre elle est la fille que Zeus a eu avec Dionée, mais Dionée c'est une Titane, femelle de titan. Avec Dionée, Zeus a eu Aphrodite pandémienne, c'est l'Aphrodite pour tout le monde, donc ça c’est pas bien.

La généalogie d'Aphrodite est double est c’est pour ça qu’Éros est double.

Généalogie d’Éros : Poros celui qui peut et Penia celle qui ne peut rien et espère des miettes. Poros a trop mangé et trop bu. Il sort dans les jardins pour cuver et s'endort et Penia va se coucher contre lui. Elle lui fait, comme on dit, un enfant dans le dos.

Elle a avec lui un rejeton complètement bâtard, il s’appelle Éros. Éros est amoureux de la beauté parce qu’il est né le jour des fêtes d'Aphrodite. Le grand banquet est celui qui fêtait Aphrodite.

Poros n’est pas à traduire par richesse. C’est pas un acquis, c’est un moyen.

Penia n'a pas d'ascendance puisqu’elle n'a rien.

Poros est le fils de Métis. Comme dans le chat botté. Zeus a avalé métis. c’est pour ça que les grecs l'appellent Zeus-aux pensées fourbes.

Éros est un enfant de l'amour. Bien sur puisque c’est Éros. Il n'a pas été du tout désiré par ses parents. il est pas tout à fait un être, car tous les êtres sont finis et lui n'est pas tout à fait fini puisque sa mère ne l'est pas. Cet amour ne rend pas nécessairement heureux, il est le témoignage d'une quête plutôt que d'un avoir en quelque sorte. Et même, il est contradictoire avec l'avoir.

Deuxième moment du discours de Diotime : quel est le travail de l'amour ? son œuvre ? Diotime commence par tous les hommes, tous les êtres mortels connaissent le désir, à la limite même peut-être les bêtes, ils connaissent ce qui s'appelle Chimène. c'est-à-dire être fécond. Etre fécond ne veut pas dire attendre un heureux évènement, car ça c'est un état or là il ne s'agit pas d'un état, c'est de la fécondité on va dire en acte, être gravide, tous les hommes portent en eux leurs fruits. C'est plus que la simple fécondité, c’est pour ça que la fécondité c'est aussi bien celle des hommes que des femmes.

Attention à la lecture qui ferait croire que les femmes seraient fécondes par le corps et les hommes par l'âme, c’est pas ça chez Diotime. Elle prend l'exemple, on le trouve aussi dans *Le Banquet* de Xénophon, de la danse. Dans la danse, le danseur accouche d'une sorte de corps dans l'espace et c'est son œuvre. Il peut y avoir des œuvres de toute sorte mais le désir de chacun quand il rencontre la beauté, il faut qu'il y a ait une rencontre, dans cette rencontre, sous quelque forme que ce soit, de la beauté, la délivrance de ce dont chacun est fécond, advient. Et c’est de ça que chaque être humain, que tous les êtres humains sont féconds. Et quand ça n'arrive pas, il y a une description admirable dans *Le Phèdre*, il ne prend pas l'exemple de la fécondité.

La maïeutique c'est l'art d'accoucher, c'est-à-dire la façon dont Socrate a un dialogue avec ceux qu'il rencontre. On ne comprend pas l'art d'accoucher si on n'a pas entendu Diotime. Pourquoi faudrait-il accoucher ? si on ne sait pas que c’est justement ça que désire, c'est ça la nature du désir, c'est-à-dire la nature du savoir et la nature du désir sont fondamentalement lié puisque c'est dans le désir de la beauté et dans la rencontre avec la beauté que la délivrance de l’œuvre se produit. cette délivrance de l’œuvre pour Socrate c’est le savoir.

Dans *Le Phèdre* il y a un autre mythe celui de l'attelage ailé, c'est-à-dire qu'il compare les âmes à un attelage ailé. Et il dit : quand les ailes poussent à l'âme, ça la travaille l'âme, elle sent quelque chose qui lui pousse dans le dos, un peu comme les enfants quand leurs dents poussent, ça démange. de même celui qui est gravide, ça lui pèse, il faut qu'il mette au jour son œuvre, sinon, sinon quoi ? sinon la rencontre avec la mort sera ratée.

Phèdre, premier protagoniste du banquet dit : l'amour c'est quand on est capable de jouer sa mort. Par exemple Alceste, son mari devait mourir. et elle sait que si quelqu'un meurt à sa place il ne mourra pas, alors elle demande aux parents, est-ce que vous voulez mourir à la place de votre fils. les parents sont vieux mais vous savez quand on est vieux vivre c'est demain matin donc ils ne veulent pas mourir demain matin. Et les serviteurs encore moins. Donc il n'y a personne qui veut mourir pour lui, donc sa femme Alceste accepte de mourir.

Deuxième exemple Achille et Patrocle. Achille meurt pas pour Patrocle puisque Patrocle est déjà mort. D'une certaine façon il y a déjà eu transfert, déplacement, puisque Patrocle a mis l'armure d'Achille et d'une certaine façon Patrocle est mort pour Achille, c’est pas étonnant qu’après Achille veuille mourir. Donc là aussi, quand on s'aime, on meurt pour l'autre.

Orphée lui il a pas eu son Eurydice parce qu'il n'a pas voulu mourir. Autrement dit pour mourir content, pour que Thanatos et Éros soient enfin réconciliés il faut que le fruit que Éros réussit à faire porter, parce que tous les hommes en ont un....

Ce type de société managériale est en train de tuer la possibilité d'attendre d'avoir un fruit pour chacun. C'est quelque chose de métaphysique qui se passe. C'est-à-dire que les conditions sont telles qu'il est impossible pour chacun de savoir de quel fruit il pourrait accoucher

Quand Socrate a dit : quand on aime c'est toujours au génitif, par exemple le père, ah Lacan a pas vu ça, le père c'est toujours d'un enfant, on peut pas dire qu'on est père quand on n'a pas d'enfant, donc c'est au génitif. Le père ou la mère c'est relatif au fils ou à la fille. L'amour c'est pareil, c'est relatif.

Quand Alceste meurt pour Admete, quand Achille meurt pour Patrocle, qu'est-ce qu'ils en attendent ? c’est le contraire du potlatch, de l'échange, c'est-à-dire qu'en quelque sorte ils meurent pour rien. Penia n'a rien, or c’est elle qui accouche. Dans l'histoire de Diotime qui met Éros au monde ? Penia ! celle qui n'a rien. Donc Éros n'a rien, le don de Éros vient du rien. Le potlatch, vous savez Marcel Mauss et tout ça, c'est donner, recevoir, rendre. ça c'est un don qui vient du rien, comment peut-il être reçu ? Il donne la pauvreté.

Deux choses pour illustrer ça : une lettre de Simone Weil, la philosophe: elle croyait qu'elle n'était pas nommée professeur parce qu'elle était juive, elle écrit au directeur de l'éducation nationale en disant : je vous remercie parce que vous m'avez donné ce que vous n'avez pas c'est-à-dire la pauvreté et l'étendue du ciel étoilé.

Éros donne la pauvreté.

J'ai pensé aussi à une phrase de Freud, il cite Goethe. Ce sont les enfants qui s'adressent aux parents :

vous nous donnez la vie, vous permettez que n'ayant rien nous vous devions tout.

Aujourd'hui c’est l'inverse à cause de la contraception. Aujourd’hui l'enfant peut dire, tu m'as voulu, tu m'as eu, tu me dois tout. La dette s'inverse.

Éros rend pauvre, c'est-à-dire désirant. La condition du désir est d'être dépossédé. Le don qui vient du rien comment pourrait-il être rendu ?

Est-ce que l'analyse relèverait d'un don sans retour ? dans le potlatch on doit rendre en surplus de ce qu'on a reçu. Le surplus du rien c’est le moins que rien. Est-ce que l'analysé doit rendre moins que rien. Dans la logique de l'échange marchand, c’est l'argent qui joue le rôle du rendu. C’est pourquoi la récrimination classique envers l’analyste c’est : je le paye et ça n'avance pas. Il y a cette indication chez Freud à propos des parents.

Norbert Elias, philosophe, met au centre de son livre, le paradigme du don sans retour. c'est celui qui n'a rien qui doit tout donner parce que c’est lui qui fait miroiter en quelque sorte qu'il y a du reste dans ce rien. C'est-à-dire qu'on peut pas boucler ce qu'on ne peut pas rendre. L'autre doit devenir pauvre pour donner, c'est-à-dire qu'il est encombré d'un désir qui n'est pas le sien.

Je reprends ce qu'a dit Pierre à propos des trésors cachés dans Socrate.

Alcibiade, complètement ivre, casse la baraque, il fait pas l'éloge de l'amour mais l'éloge de Socrate. Platon j'hésite car c’est scabreux car depuis longtemps Socrate disait qu'il était amoureux d'Alcibiade. Il dit, Socrate a un dehors repoussant mais à l'intérieur c’est comme des petites boites qui représente des silènes, boites dans lesquelles on met ses objets précieux. Si on l'ouvre on trouve des trésors. Lacan dit : c'est chaud ce qu'on trouve à l'intérieur de tout ça. Alcibiade veut échanger le plaisir physique que Socrate pourrait prendre avec lui contre le savoir de Socrate. Socrate lui dit, c'est comme échanger du plomb contre de l'or et il prend un exemple qui se trouve dans l’Iliade. échange des armures.

Alcibiade confond les agalmata avec des cremata, les cremata sont des trésors qu'on échange et pas les agalmata. ce qui est caché chez Socrate ce sont des cremata, pas des agalmata. donc c’est impossible de les échanger même contre une nuit d’amour. C'est pas possible aussi parce que Socrate ne peut pas transmettre ce qu'il n'a pas, il n'a rien, il est l'accoucheur.

Autrement dit : accoucher le désir d'Alcibiade, c'est là où je suis pas d'accord avec Pierre et Lacan qui disent : Socrate met au jour le fait que Alcibiade est amoureux d'Agathon.

Or dans le dialogue qui s’appelle Alcibiade, Socrate réussit à mettre à jour le désir d'Alcibiade et l'amant d'Alcibiade c'est pas Agathon, c’est Demos. on ne fait pas ça à Athènes, ça se fait à Spartes, on se fait élire, à Spartes, à l'applaudimètre, le vacarme des applaudissements, c'est ça l'amour d'Alcibiade. Alcibiade est un homme politique dans l'âme, par essence, c'est-à-dire que l'acclamation est ce qui le porte et ça peut être beau d'une certaine façon le moment de l'acclamation unanime. ça c’est le désir d'Alcibiade. Socrate lui dit : reconnais ton désir. Alcibiade dit : oui Socrate et il le quitte pour aller se faire applaudir. Xénophon dit : Alcibiade à genou pleurant sur les genoux de Socrate et lui disant : Socrate tu as raison.

Alcibiade veut être comme Agathon, comme Dora n’est pas amoureuse de Mme K, elle veut être comme Mme K. Elle veut être une femme, pas un objet d'échange. Doros c’est le don.

la gloire d'Agathon obtenue par son poème, sa tragédie est infiniment plus magnifique que la gloire politique que pourrait obtenir Alcibiade. Alcibiade qui désire être comme Agathon, désire obtenir cette gloire d'immortalité. On n'a pas retenu Agathon mais on a retenu Eschyle, Sophocle, Euripide, c'est cette gloire qu'aurait voulu Alcibiade. C’est ça son amour.

**Marvic Mendez**

j'ai pas préparé quelque chose parce que je pense qu'il y a assez matière, j'essaye d'attraper des choses à partir des questions qu'on peut tenter d'évoquer. Je reprends tout de suite la question de Pierre : peut-il y a avoir analyse sans paiement ? peut-il y a avoir analyse sans transfert ? c'est une difficulté qui n’est pas propre au fait qu'il y a ait paiement ou pas, la question du transfert.

FV : ce que je voulais juste dire dans le contexte, les seules choses qu'on peut analyser c’est agalmata, c'est-à-dire les choses qui ne s'échangent pas. C’est ce que dirait Lacan.

Si vous voulez changer de fétiche, ???? pour payer l'analyse il faut changer de fétiche. Avec l'argent on rentre dans le fétichisme.

Rémi Brassié : est-ce qu'on paye l'analyse ou est-ce qu'on donne quelque chose à l'analyste. C’est absolument pas la même chose. Que ce soit de l'argent ou un objet précieux.

Moi je suis toujours étonné à la fin d'une séance quand on me demande : combien je vous dois ? c'est pas en terme de combien on doit mais plutôt en terme de faire porter à l'analysé la charge de savoir ce qu'il a à donner lui pour qu'il y ait de l'analyse, pour qu'il y a ait du transfert.

Francine : L'argent serait ce qui instituerait le transfert dans l'analyse. Ne peut-il y a avoir du transfert sans qu'il y a ait argent ?

RB : une condition *sine qua none* au transfert est que l'analysé donne quelque chose. Payer pour que l'analyste la boucle. C’est payer pour le vide de l'analyste. Du côté de l’analyste on n’est pas du côté du plein. Il faut qu'il y a ait quelque chose qui se détache pour que ça puisse opérer au-delà du lien amoureux. Le banquet, plus qu'un compte-rendu de séance analytique, ça pourrait être le témoignage du passeur et pas celui du passant. Idée que le savoir se transmet dans le discours

Jeu du taquet : la condition pour que ça marche c’est qu'il y a ait une place vide. C'est du ressort de l'analyse pour qu'il puisse y avoir des petites pièces qui permettent de donner à chacune la place pour recomposer.

GG : pour que l'analyste se retienne, qu'il supporte de garder le masque et qu'il n'investisse pas lui, avec son psychisme, le champ de travail, qu'il supporte de s'exclure du champ d'élaboration, qu'il serve d'écran.

RB : qu'il supporte d'être suffisamment rien pour que l'analysant puisse loger dans le transfert le quelque chose qui le fait turbiner

GG : qu'il puisse se projeter

Francine : on parle là d'un analysant déjà avancé dans un certain travail et on parle pas de ceux auxquels nous sommes confrontés dans nos associations c'est-à-dire la marche vers la demande d'analyse. C'est pour ça qu'on avait parlé de cette question de l’argent. Je pense que si on leur demandait de payer ils viendrait pas. Je dis ça par rapport à une expérience de psychiatre que j'ai. Il y a des tas de gens qui viennent et qui comprendraient pas d'avoir des feuilles. ça ne les empêche pas à un moment, de payer. ça reste dans la tête des gens que c'est très cher et réservé à une élite intellectuelle et financière. Quand on parle de transfert de Lacan on parle d’analysant déjà engagés dans l'analyste.

Slavka Balat : est-ce que ça veut dire qu'il y a un temps où il peut y avoir des rencontres sans paiement et qu'à un moment donné le paiement rentre en jeu.

F : oui, qui vienne même de l'analysant

SB : peux-tu éclairer ce partage. Qu'est-ce qui fait que ça peut virer ?

F : c’est au cas par cas, chacun le décèle. Il y a une perception concomitante de la chose. Les non analystes-psychiatres je sais pas si ça se pose.

SB : mais tu dis que ça vient de l’analysant

F : bien sur, laisser le temps au sujet d'aller vers cette demande. Récemment une patiente qui vient me voir depuis un an et demi, très dépressive, médicamentée, dans des problèmes professionnels, personnels lourds, au point d'être sans le sou parce que depuis des années elle n'avait rempli aucune formalité administrative. elle était en même temps absolument incapable de parler d'elle. Elle n'avait même pas l'air d'être dans une grande souffrance, c’est son médecin qui a dit les antidépresseurs suffisent pas. Elle n'avait pas un euro. Plein de travail s'est mis en place pour essayer de reprendre pied dans la vie réelle, banquier, impôts, assistante sociale. Récemment après avoir fait le point sur ses démarches. Je me suis contentée de supporter, elle est très seule. Je sentais quelque chose : y a quelque chose qui ne va pas ? êtes-vous déprimée ? commence par : je vous en parlerai plus tard. Je dis : non, maintenant puisque vous le pensez, c’est là. Elle aurait dû avoir un enfant qui aurait 3 ans et dis : c’est de ma faute. IVG, elle pleure. C’est la première fois depuis un an qu'elle lâche quelque chose. Je lui ai dit ça y est, vous êtes rentrée dans le travail, à partir de la prochaine fois vous me donnerez un ou deux euros en attendant que votre situation s'améliore.

C'était une question de place pour elle, il y a quelque chose du côté de la valeur qui est venu la mettre au travail : j'ai rien qu'est-ce que je peux donner, etc... du coup un passage à un autre lieu qui était le cabinet et du coup une analyse. y a eu un déplacement.

MM : j'entends la question de ? c'est sans doute le plus difficile à donner pour l'analysant. Avec les jeunes, on arrive en fin de parcours institutionnel, quelqu'un qui dit je vais continuer quelque chose avec vous, le transfert est déjà en place.

F : le transfert suffit pas toujours à déclencher la parole. En l’occurrence cette personne avait établi un transfert, une sorte de contenant, pour que je supporte.

j'utilise le levier de l'argent en fin de cure.

combien d’analyse n'ont pas eu lieu à cause de la demande initiale de l'analyse ?

RB : à l'origine de la création de l'APLS. moi j'en suis plus à cette position. Il me semble que l'argent est un obstacle parmi d'autre. Il y a plein de raison pour repousser le moment d'aller voir un analyste.

oui mais l'argent c'est réel.

Ds les raisons qu'on peut se trouver y a pas que l'argent qui soit réel. On a sûrement à faire en sorte que l'idée qu'on donne ce qu'on peut donner circule le plus largement possible de manière que les travailleurs sociaux n'aient pas dans l'idée qu'aller voir un analyste c'est forcément 50 euros. Avant que les gens entrent en analyse, ça peut prendre beaucoup de temps. Ceux qui viennent via l'APLS sont adressés à un réseau de psychanalystes. Dés lors il n'y a aucune raison que l'analyste ne reçoive pas comme analyste. ça veut dire que finalement y a pas d'entretien préliminaire. Dés qu'on s'adresse à l'analyste, l'analyste doit être là.

FV : en faisant ce travail je me suis dit qu'il y avait une grande différence entre l'acte de paiement et l'argent. L’important c’est de payer. Est-ce qu'on pourrais imaginer un paiement qui ne passe pas par cette forme là, c'est-à-dire par l'argent ?

GG : j'en profite pour introduire la table numéro 2 et l'inconscient comptable de Slavka.

**Slavka Balat**

c'est pas tout à fait dans cet axe là mais les deux se rejoignent.

je vais vous lire ce que je vous ai mijoté qui vient de ma pratique, d'une rencontre, des moments d'une rencontre dans l’association dans laquelle je travaille : La psychanalyse dans la Cité. je vais partir d'une vignette. A partir de laquelle j'ai soulevé des questions et je vais essayer d'en tirer des constats plus larges.

Dans les supervisions, la question de l'argent, chaque fois on butait, on voyait combien c’est difficile pour les cliniciens de tenir quelque chose. Finalement la question de l'argent est peut-être beaucoup plus du côté de celui qui écoute, de l'analyste, que de l'analysant.

On s'est dit on accueille tout le monde et après on va prendre des personnes qui ne peuvent pas aller ailleurs. J’ai choisi de vous parler de la rencontre d’un monsieur qui a participé à la modification du dispositif dont l’association s’est dotée au départ, sur deux points non négligeables : le prix de la séance et la nature du public accueilli. Dans les balbutiements de l’association, le prix des séances a été fixé entre 1€-20€, et le suivi devait être réservé seulement aux personnes qui ne pouvaient pas accéder à d’autres lieux d’écoute (ni en institution, ni en libéral). Alors que ce monsieur avait des moyens pour aller consulter en libéral, je me suis engagée dans un suivi avec lui. Lui il m'a proposé 30 euros. J'étais embêtée, j'avais la supervision, j'ai dit oui. C'était pas possible pour lui. L'intimité d'un cabinet lui était insupportable. Il disait qu'il fallait que ce soit dans une association où y a du monde, où ça bouge, ça braille, y a de la vie. Donc ils nous a fait modifier le dispositif initial. Ce qui est plutôt bon signe pour l'asso parce que ça veut dire qu'il y a des choses qui peuvent bouger à partir de la clinique.

A la fin d’une séance, je lui pose la question d’où vient la violence dont il vient de me parler. A la séance suivante, il me décrit (comme un effet positif de la dernière rencontre) la survenue d’une grande émotion par laquelle il s’est laissé traverser et s’est senti libéré. Dans cette même séance, il me demande de baisser le prix qu’il m’a proposé au départ (30€) car, m’expliquera t-il, il s’est plongé dans ses papiers administratifs et s’est aperçu qu’il payait plusieurs fois la même chose. Ne comprenant pas le lien entre les deux faits et pensant qu’il est important de maintenir le montant fixé au départ, j’insiste. A la séance suivante il renouvelle sa demande. Payer 20€ serait plus facile pour lui, mais, me dit-il, pour « garder l’esprit du travail » me propose 25€. Je cède.

Le contenu des séances suivantes n'a pas l'air de subir les conséquences de cette modification. Cependant après les vacances de Noël M. revient au paiement initial sans s'en apercevoir. Il me dit : il va me manquer un euro. Je me dis il va me donner 24 euros, il m'en donne 29 et je lui fait remarquer. Alors il ne peut pas se retenir de sortir pour aller pisser.

Quels enseignements peut-on donc tirer de cette courte vignette ?

 Si le conscient tente de grignoter sur lesmoyens de jouissance(en négociant le prix en baisse), au final c’est l’inconscient qui tient les comptes. jusqu'à ce jour nous avons vérifié dans la pratique de l'association que céder le pas à la jouissance menait plus ou moins tôt à l'interruption du travail.

Dans l’enchaînement des séquences, on peut constater qu’à mes questions sur sa jouissance (sous forme de violence et d’acte manqué), il répond, dans le corps, par une autre façon de jouir, ou plutôt par une autre satisfaction libératrice du corps (être traversé par une grande émotion et pisser le libère). Cette satisfaction est par contre du côté d’une difficulté à se retenir. Ça le déborde et il s’ensuit une demande de jouir davantage (de son argent) dans un premier temps. On voit que dans un deuxième temps, même s’il a du mal à lâcher complètement sur sa jouissance, il y consent tout en passant par le manque, car au moment de la rectification le compte n’est pas bon, il y manque quelque chose. Ce manque qui est d’abord de son côté (il lui manque 1€), il le fait passer à celui de l’association, qu’il rectifiera par la suite. Je dis à l'association parce que j'avais pas l’impression que c'était quelque chose en relation avec moi.

 Est-ce mon insistance sur le maintient du payement initial qui a pu trouver un certain écho et revenir sous forme d’acte manqué ? Ou est-ce le retour de ce qui n’a pas été suffisamment entendu (payement fixé au départ) qui revient dans le réel ? Là on retrouve la question de la structure. Est-ce moi qui n'ait pas tenu quelque chose du départ ? Du coup ça va plutôt du côté de la psychose.

Première conclusion : Dans le dispositif qui est le nôtre, nous avons pu vérifier, avec plusieurs personnes rencontrées que le montant de la séance fixé au départ ne l'est pas par hasard, il a une certaine logique, qu'on ne saisit pas forcément qu'il est nécessaire de prendre au sérieux, dans toute sorte d'assujettissement. Par exemple dans la psychose, peu importe le montant fixé au départ, peu ou beaucoup, mais y a quelque chose qui fait qu'il faut pas y déroger. On était arrivé à la conclusion qu'avec les psychotiques ce qui est compliqué c’est pas le montant, c'est les variations, les augmentations ou les baisses.

A partir de cette vignette : 3 points : 1- le, les rôles des paiements, à la fois des séances, à la fois des cliniciens, et la position de celui qui l'écoute parce que dans l'asso les cliniciens ne sont pas payés, ils font du bénévolat. On est arrivé au constat que c’est pas sans effet sur le travail, notamment sur la position de celui qui écoute.

2- l'argent et le paiement à l'ère du discours capitaliste

3- la psychanalyse et sa visée rapport à l'objet

*Le/les rôle(s) du payement (des séances et des cliniciens) et la position de celui qui écoute*

Le réel de la clinique nous a confirmé qu’il était essentiel d’être, au moins à peu près, clair sur le pourquoi on travaille dans tel ou tel autre dispositif, sur ce que l’on y fait et sur ce qu’on vise.

Le fait que les cliniciens de notre association ne soient pas rémunérés, a introduit, au moins dans un cas, l’idée du bénévolat, avec évidemment, des conséquences non négligeables sur la façon d’envisager le travail à faire avec le patient reçu. Dans ce cas, le clinicien risque de se trouver du côté de la canaillerie , c'est-à-dire

de vouloir être l’Autre… de quelqu’un, là où se dessinent les figures où son désir se capte

J. Lacan le dit dans *L’envers de la psychanalyse*.

Le bénévolat, ou plus exactement, l’interrogation sur le désir du clinicien, n’a pas non plus échappé à certains patients. Même s'ils le savent pas , il y a quand même quelque chose qui passe.

Les voies de l’imaginaire étant insondables, l’accès à un dispositif d’écoute peu structuré et précaire a interrogé plusieurs patients. Avec quoi ils se payent ? Ou quelle jouissance en tirent-ils ? Avec, en arrière fond, le risque d’interruption du suivi si la personne reçue a l’impression d’être jouit par le clinicien. Ça même dans une place, dans ce cas, un peu de sauveur. Même si les personnes reçues ne savent pas si les cliniciens sont rémunérés ou pas, la non-rémunération des cliniciens n’est pas sans effet sur leur travail – et donc facilement perceptible par les patients. L’importance du payement des séances redouble avec les patients psychotiques qui ont, d’une façon générale, du mal à résister au transfert. Les soupçons sur les intentions de « l’écoutant » peuvent très facilement nourrir un imaginaire débordant que le payement permet de border à minima.

Dans ce sens, le payement des séances est un des moyens pour minimiser la crainte d’être jouit par l’autre, mais aussi un des moyens pour exiger la qualité de travail et d’engagement du clinicien. Il est évidemment une possible mise dans le travail et au travail (peut-il en avoir d’autres ?), ainsi que la valeur donné à la parole. A partir de ces postulats se pose la question, un peu plus technique, du cadre : qui fixe le prix et sur quelles bases ? est-ce le patient ? est-ce que c’est quelque chose qui se négocie ?

Deuxième conclusion : est ce que l’argent n’opérerait-il pas une découpe qui limite et oriente les actions du clinicien, mais aussi du patient ? De ce fait il déterminerait la nature du lien qui se noue entre l’un et l’autre.

*L’argent et le payement à l’ère du Discours Capitaliste*

Ne pas tenir compte de la place de l’argent dans notre société frôlerait la forclusion, avec le risque du retour du forclos dans le réel. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte des normes en vigueur dans notre société, même si les finalités propres à la psychanalyse nous amènent à instituer des règles des fonctions spécifiques dans l’Autre qui ne rentrent pas tout à fait dans les normes et qui, à minima, interrogent ou surprennent. La psychanalyse - ou plutôt chaque psychanalyste qui la fait vivre - doit-il être en opposition au discours dominant (au risque de le renforcer) ou doit-il assurer ce que dit Soler dans *La Revue de psychanalyse* numéro 2

une présence sans concessions à l’éthique du discours dominant ?

Au départ j'avais du mal. On peut entendre dans les deux sens. C'est une éthique qui ne cède pas. Le discours capitaliste est sans butées. Il nie le réel et l’impossible. Dans ce sens on pourrait considérer le paiement comme une frustration (après discussion on a tranché sur frustration plutôt que privation), c'est-à-dire une opération de la mère symbolique sur un objet réel qui pourrait être dû à un consentement à la soustraction c'est-à-dire ouvrir de ce fait la voie à la castration forclose par le discours capitaliste ? mais l'argent peut être également un des moyens de soulager une complétude, évidemment fictive, intolérable. D’après Czermak, un des effets du discours capitaliste dans la clinique, serait l’extension de la paranoïa dans le champ des psychoses (d’où l’importance d’un cadre clair des échanges, auquel le payement peut participer).

Le payement introduit également un décalage entre l’amour et l’amour de transfert. Comme l’a souligné notre patient de la vignette clinique, il a dit : pour garder l'esprit du travial. Il y a un montant du prix à payer pour qu’il s’agisse du travail et non pas d’une discussion entre les amis.

Le discours capitaliste réduit l’objet (a) à la plus-value. Cette réduction produit le ravalement de toutes les causes du désir et rabat le désir sur le besoin. Or, le travail analytique devrait permettre le décollage de l’objet (a) de la plus-value, par l’intermédiaire du plus-de-jouir.

*La psychanalyse et sa visée quant au rapport à l’objet*

Le travail analytique vise à éclairer le rapport de l’homme à ce qui le mène, ou l’anime pour qu’il puisse s’en affranchir et trouver sa voie. Ce travail passe évidemment par la révisitation du rapport à l’objet et devrait mener jusqu’à la modification du rapport à l’autre. Il est l’occasion d’apprécier les objets qui nous déterminent (pour s’y confondre ou s’en déprendre). Si on considère que l’argent est un plus de jouir possible, il me parait difficile de l’exclure de la démarche – au même titre que les objets pulsionnels.

Cependant, il serait important de repérer s’il y a d’autres moyens qui pourraient avoir les mêmes fonctions que le payement des séances.

**Marie-Line Lattuca**

Quand j'ai commencé à vouloir écrire ce texte je me suis dit comment l'intituler, m'est revenu en tête un propos de Lacan ou en tout cas des analysants qui ont pu rapporter ça:

vous me donnerez bien un petit quelque chose mon cher

un petit quelque chose qui n'était d'ailleurs pas si petit que ça. Ce qui m'a aussi intéressé c'est qu'il y avait ce verbe donner. Qu'est-ce qu'on donne ?

Pierre Martin dans *Argent et psychanalyse* se demande si l'argent et les rapports sociaux qu'il implique ne constituerait pas un impensé théorique pour la psychanalyse. Dans le champ psychanalytique la portée de l'argent est à la fois symbolique, imaginaire et réelle et parler d'impensé théorique pointe la face réelle de l'argent. dans son texte sur la lettre volée Lacan dit :

l'argent est le signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification. il n'y a pas de rapport entre signifiant et signifié, l'argent vient à la place de tous les objets que nous achetons ou que nous vendons, il en est l'équivalent mais pas le signifiant.

Est-ce que c'est cela qui entraînerait de l'impensable et peut-être le silence des analystes sur cette question ?

Slavka a fait une remarque que je trouve tout-à-fait juste qui est qu'il y aurait une nuance à apporter entre l'impensé et l'impensable, parce que l'impensable c’est effectivement du côté du réel et l'impensé est-ce qu'on pourrait le mettre du côté du déni ou de la dénégation. C'est à travailler et à mettre en débat.

Je trouve qu'il n'y a pas beaucoup d'écrits sur cette question de l'argent. Pourtant la psychanalyse a été une des premières à lever le tabou sur l'argent. Freud recommandait aux analystes d'aborder la question de l'argent avec franchise et clarté et faisait remarquer que les affaires d'argent sont traitées de la même façon par les hommes que les choses sexuelles, c'est-à-dire avec pudeur et hypocrisie.

J'ai choisi d'aborder la question du paiement des séances du côté de l'analyste. On parle beaucoup de cette fonction côté analysant. L'argent est-il une nécessité pour le psychanalyste ? L'argent règle les émois transférentiels non seulement du patient venant faire coupure dans sa demande d'amour et de reconnaissance mais aussi pour l'analyste. c'est-à-dire qu'il repousse la tentation de recevoir le transfert au bénéfice de sa propre personne et non en tenant lieu d'objet a.

L'argent a une fonction de tiers séparateur, ça empêche que le travail analytique se réduise à une petite historiette à deux et introduit une règle, c'est-à-dire que l'analyste n'est pas mu par un désir de sauver, de sacrifice de sainteté mais d'un autre désir.

L'argent constitue une barrière parce qu'il empêche l’analyste de jouir de son patient et de se payer en quelque sorte sur la bête.

Mais il faut aussi que l'analyste arrête de penser que l'argent n'est que le problème de son patient et qu'il accepte de demander de l'argent pour ses besoins, ses plaisirs, ses objets de jouissance.

Lacan fait une grosse différence entre l'argent métaphore de la perte dans une cure et le fric au sens comptable du terme. Pour quelle autre raison nous viendrait-il cette raison de s'installer comme psychanalyste ? Cet argent que l'analyste peut thésauriser ou dépenser à son gré.

Autre raison très importante : C'est pour pouvoir supporter et tenir la difficulté d'une cure.

Déjà Freud en son temps faisait remarquer que l'argent est un moyen de faire tenir l'analyste. Il s'agit d'être capable de soutenir une position psychique pour chaque patient et de faire avancer les concepts psychanalytiques

Mais Lacan dans *lLéthique de la psychanalyse* avance que l'analyste

paye de sa personne en ceci que par le transfert il en est dépossédé. Ce n'est pas seulement lui qui est là avec celui vis-à-vis de qui il a pris un certain engagement.

Lacan dit qu'il paye de ses mots dans l'interprétation et il paye de sa personne dans le transfert.

Quand même, de manière un peu grossière, je pourrais dire qu'une analyse c'est quand même une affaire de destruction même si effectivement pour le patient il y a reconstruction. C’est un peu radical de dire ça, mais je pense qu'il y a aussi quelque chose du côté de la destruction pour l'analyste du fait de s'offrir. Comme si il s'offrait dans ce travail analytique et à terme pour être détruit et réduit à un déchet. C’est pour ça que Lacan dit qu'il paye déjà et finalement l'argent viendrait comme une compensation à cela.

Ensuite, je me suis demandé : ce prix qui le fixe et comment ? Slavka pointe dans son texte que le montant de la séance n’est pas fixé au hasard. En effet c'est un acte, peut-être le premier dans une cure à venir ou pas. Comment se détermine ce que je pourrais appeler le juste prix ? Ne vient-il pas d'ailleurs comme une première interprétation ? il est courant de dire que le montant de la séance s'établit au cas par cas, non pas tant en fonction des conditions matérielles de la personne que de son économie psychique, sa structure clinique, de son engagement ou non dans le travail. Pour ma part, ce moment où il s'agit de dire, vous me donnerez tant, après avoir demandé au patient combien il pensait mettre ou miser pour son travail, reste toujours très complexe. Je trouve qu'il n’est pas toujours aisé de saisir lors des premiers entretiens le rapport intime du sujet avec l'argent et sa structure clinique. D'autant que depuis quel que soit années je remarque dans ma pratique clinique que pour beaucoup de sujets ce n'est plus le symptôme, le symptôme d'appel à toute demande d'analyse qui est sur le devant de la scène, mais une angoisse plus ou moins massive qui ne vient pas désigner le sujet mais qui l'envahit. Une angoisse qui brouille les pistes et il faut quelques fois un certain temps pour que le malaise et la souffrance du sujet constitue une question et prenne la forme d'un symptôme analytique, un symptôme analysable avec l'hypothèse de l'inconscient. D'où pour moi la difficulté de répondre à cette question : combien de jouissance il ou elle est prêt à sacrifier ? ce qui a pour effet quelques fois je dois le reconnaître de m'appuyer davantage sur les conditions matérielles de la personne pour fixer le prix de la séance.

Je voudrais maintenant vous parler de ma petite expérience de clinicienne au sein du réseau APLS. C'est une expérience qui n'est pas très étoffée du fait que je travaille à Revel et que la majorité des personnes qui s'adressent à la permanence de l'APLS s'adressent à des cliniciens travaillant à Toulouse et ses environs.

Je précise que les personnes reçues dans le cadre du dispositif APLS paient un montant compris dans une fourchette que nous avons défini associativement, c'est-à-dire de 1 à 15 euros. Du coup la marge est restreinte concernant cette question du paiement. La marge est beaucoup plus restreinte et il est très difficile dans que l'argent garde cette place d'outil : par ex la possibilité d'augmenter le prix d'une séance lorsque le transfert s'enlise, pour venir ponctuer un moment de franchissement dans le travail. Quand les personnes sont vraiment très précaires je me demande toujours combien et si on pourrait passer par d'autre moyens parce que certes il faut payer mais pas au prix de ne pas pouvoir vivre, comme il y a des gens qui sont vraiment à un euros près.

J'ai reçu pendant très longtemps une jeune femme dans une situation très précaire, pour la somme de 5 euros. ça m'a fait réfléchir sur les conséquences de la modicité du paiement. Cette jeune femme par ailleurs très engagée dans son travail analytique, pouvait exprimer qu'elle se sentait infantilisée à payer une si petite somme ou alors qu'elle me faisait perdre mon temps, ou alors la peur que le travail soit bradé, elle mettait en doute la valeur de son travail, elle se sentait en dette par rapport à moi, dette imaginaire. Aujourd'hui je me demande si la gratuité ne vaut pas mieux qu'une somme trop modique ? Peut-être pas pour toutes les structures ?

F : on s'était posé cette question l'an dernier

MLL : La gratuité n'entrave pas le transfert mais amplifie les traits communs à tout début de travail analytique, à savoir le flot de reconnaissance ou de gratitude ; la lune de miel est prolongée. Dans sa palette l'analyste a à sa disposition le nombre de séances, la variabilité de leur durée, les scansions inattendues pour relancer le moteur du transfert. Évidemment se repose la question de : comment le clinicien pourrait-il soutenir son acte quand il n'y a plus d'attente financière ?

J' en reste là, je commence à tourner en rond !

FV : la psychanalyse a pris naissance dans un contexte bourgeois. Qu'est-ce que l'enseignant enseignerait si c’est l'enseigné qui paierait ? Il enseignerai ce qui plaît à l'enseigné. A partir du moment où l'analyste est payé, l'analyse doit avancer.

Si la psychanalyse devenait obligatoire, comme l'école publique, comme il n'y a pas de différence entre normal et pathologique, on voit pas pourquoi chacun aurait pas à rendre compte de quelque chose devant quelqu'un qui serait en position d'analyste ?

**Marie Chiocca**

J'ai envie de parler des analystes et de leur rapport à l'argent que leur donne les patients momentanément pauvres. Être pauvre est une assignation sociale et sociétale. Mais, se sentir pauvre peut arriver à n'importe qui, puisqu'un pauvre est une personne qui n'a pas assez d'argent. La pauvreté c'est relatif, c'est au génitif comme l'amour. Un pauvre peut être aussi une personne qui vit de la charité publique, à notre époque moderne on parle de solidarité nationale, comme un certain nombre des patients qui nous arrivent par les dispositifs dits sociaux. Venir en aide aux plus démunis grâce aux dons de plus aisés (dons de temps ou de biens) permet d'assurer le salut des individus charitables, mais aussi de la société tout entière. On retrouve dans le choix politique de faire partie de l'APLS cette sorte d'*en plus narcissique* on va voir que ça peut aussi devenir en-moins narcissique.

Cependant je ne pense pas que nous soyons des sortes de clercs faisant œuvre de miséricorde pour assurer notre propre salut. Dimitri S. nous l'avait déjà dit lors des premières journées que le savoir analytique n'est pas un acte de charité. Et pourtant il y a bien quelque chose de l'ordre du don quand l’analyste formule une interprétation. Le silence du psychanalyste, sous couvert d'indifférence-neutralité peut cacher la haine.

Le principe de charité en psychanalyse s'éloigne de l'amour du prochain judéo-chrétien et fait crédit à l'interlocuteur, du fait que ce qu'il exprime, par quelque moyen que ce soit, est porteur de sens.

On a déjà rappelé, ça a été évoqué, la composante sacrificielle du psychanalyste qui accepte de restreindre son niveau de vie et ses moyens d'existence en recevant des pauvres. Il y a une servitude volontaire de l'analysant mais aussi de l'analyste qui dans ce cas est augmentée par la privation qu'il s'inflige de la jouissance de l'argent. D'où le risque d'un retour agressif et de mesures de représailles au sens de Winnicott de la part de l'analyste. Lacan ironisait sur la bonté du psychanalyste.

On abeaucoup parlé des vertus de l'argent liquide lors de la première journée psychanalyse et argent. On sait qu'historiquement ça vient de l'inflation galopante à Vienne qui a fait que Freud exigeait d'être payé en dollars et en espèces. Dans la réalité actuelle de nombreux patients payent par chèque. Mireille Bruyère nous a dit la dernière fois que cela empêchait la relation d'immédiateté du liquide mais ce qui m'intéresse en tant qu'analyste, c'est ce qui se passe autour de la façon dont les patients nous donne l'argent, quand il donne le chèque ou les espèces et ce que ça me fait à moi lorsque, par exemple, il laisse le chèque sur le divan. Je peux vous le dire cela soulève des affects contre-transférentiels pénibles.

Je vais vous parler d'une expérience analytique qui s'est déroulée pendant deux ans et demi avec une personne qui m'a été orientée par la permanence de l'APLS et qui habitait à Ramonville suffisamment près de mon cabinet pour venir souvent à pied. Le travail commence à 5 euros la séance, 2 fois par semaine elle s'allonge sur le divan et nous nous mettons d'accord sur l'idée que le tarif sera révisé régulièrement en fonction de l'état de ses finances. Par contre on avait pas discuté de la régularité de cette révision du tarif.

Après un an et demi à 2 séances, elle demande de passer à une séance ce que j'accepte en augmentant le tarif à 10 euros la séance. Autrement dit, elle ne réduit pas le budget alloué à son analyse. Et elle commence à me parler régulièrement des sommes très importantes (bien supérieures au coût de son analyse) qu'elle dépense pour l'achat de médicaments qui ne sont pas remboursés par la Sécurité Sociale et qui sont disponibles en version générique. Je trouve en comparaison qu'elle me paye bien peu et je réalise après-coup que j'ai réduit 2 séances à 1/2 h pensant que ça faisait 45mn ! Une mesure de représailles donc. La haine dans le contre-transfert est un aspect inévitable en réaction à la personnalité et au comportement des patients. Je trouve indispensable de considérer ces nœuds contre-transférentiels irritants comme des instruments de travail. Car ils révèlent qu'il y a aussi un problème du côté de l'analysé puisqu'il est capable de mettre un tel poids dans les messages par lesquels il excite l'analyste.

Et puis un jour elle m'explique que les médicaments remboursés sont moins efficaces. Et là je me dis : c'est comme si il fallait que ça lui coûte pour qu'il y ait un effet. L'argent fait placebo d'une certaine manière comme les médicaments placebo. Je me suis dit alors que son analyse à bas coût : ça allait pas le faire !

Quelques mois après ce passage à une séance, elle déménage très loin de Ramonville dans l'espoir de diminuer son budget logement. J'ai fait quelques hypothèses sur les raisons qui la poussait à s'éloigner autant de moi. Quelques mois plus tard, ses finances étant censées aller mieux, j'annonce une augmentation du prix de la séance hebdomadaire à 15 euros après la pause estivale. Elle en est d'accord. J'espérais qu'avec cet aménagement du cadre, quelque chose de psychique se mettrait en route, que par exemple, elle placerait là de l'agressivité. Mais mon annonce n'a fait que relancer la plainte misérable qui s'était effacée devant la plainte sur les maltraitances infantiles et la découverte des répétitions transgénérationnelles. Elle estime qu'elle ne reçoit pas suffisamment d'aide sociale. Tout se passe comme si la société (via les services sociaux) devaient indéfiniment payer pour les traumatismes subis dans l'enfance dont nous, collectivement, n'avons pas su, pas pu, la protéger. Sortir de la pauvreté, serait reconnaître que le préjudice subi dans l'enfance peut être réparé. Comme si le plus important c'était de rester pauvre, et je me suis dit : être pauvre c'est un symptôme. Elle a exprimé plusieurs fois son sentiment de ne pas avoir eu le droit de vivre et qu'un certain espace d'existence lui avait été refusé dés l'origine, indiquant ce qui a été ressenti jadis comme l'intolérance d'une mère haineuse amplifié par les défaillances paternelles. Les institutions sociales redoublent ce sentiment d'exclusion et sont donc des mauvais objets.

L'augmentation, acceptée dans un premier temps, provoque, au milieu de l'été, une réaction thérapeutique négative signifiée par un courriel demandant de décaler la rentrée de 15 jours pour cause de soucis d'argent. Elle vient à son premier rendez-vous après l'été, et évoque pour la première fois l'augmentation du montant total du budget alloué à son analyse provoqué par le coût des déplacements en voiture depuis son déménagement, puisque les transports en commun ne sont pas faits pour que les pauvres puissent bouger. De son point de vue donc elle a fait un gros effort financier pour continuer à se déplacer jusqu'à moi. Et je me dis : Déménagement plus aménagement du cadre c'était trop !

Ce fut sa dernière séance. Elle m'a signifié qu'elle cessait de venir à nos rendez-vous par courriel en mettant en avant de nouvelles difficultés financières. Elle y indique qu'elle fait des choix financiers en cessant ses rendez-vous avec son analyste, ce qui ne signifie évidemment pas la fin du travail analytique, mais qu'elle poursuit des soins du corps non remboursés (qui la soulagent effectivement).

Après ce coup, je réalise qu'elle me quitte à la date anniversaire d'une union qui fut pour elle une catastrophe au sens analytique. C'est peut-être ce qu'elle me fait vivre de sa réalité et qui répète le trauma. De cette rupture brutale rien n'a été élaboré dans mon cabinet. On est dans un cas de dézingage total du narcissisme de l'analyste (je suis nulle puisque je n'ai réussi ni à éviter la réaction thérapeutique négative ni à l'aider à sortir de sa condition de pauvre). Cette patiente a finalement réussi à m'attaquer narcissiquement, ce qui a dû sens pour sa problématique. Sans doute n'était-ce pas possible pour elle de le faire autrement qu'en rompant la relation.

L'enfant, toujours présent dans l'adulte, ne peut être réparé ou plutôt restauré que par la tolérance - qui n'est pas le laxisme - de l'analyste et par son acceptation inconditionnelle de l'existence et de l'identité de base du patient comme ayant le droit d'être là et d'être lui-même. C'est une application du principe de charité. Rapporté au contre-transfert, dans sa définition la plus large, l'effet de restauration dépend de l'aptitude de l'analyste à se tolérer et à s'investir lui-même comme un échantillon intéressant et suffisamment bon d'humanité, en gros je m'aime un peu quand même, et dans une spirale enrichissante (c'est le cas de le dire) il soutient le narcissisme de l'analyste.

Ma conclusion c’est qu'avec cette patiente, comme avec d'autres, les aménagements du cadre (ici essentiellement financiers) sont des leviers pour la conduite de la cure. Ils lui ont finalement permis de rejouer quelque chose de son histoire, en étant actrice de la fin de l'histoire. Il n'y aura pas d'union catastrophique entre elle et moi. Je suis déçue de ne pas avoir pu élaborer avec elle sa rupture en guise de séparation. De ce contre-transfert là, je ne récupérerai rien au profit du processus analytique pour elle. Il y a donc une part de contre-transfert qui se perd, c'est le contre-transfert à fond perdu.

**Mireille Bruyère**

un question que j’ai envie de vous poser : cette question de l'argent

pour les économistes, pour ceux qui travaillent sur ce phénomène social, effectivement l'argent est une institution qui porte un certain nombre de valeurs, des significations qui sont des significations de la société, que vous décortiquez avec vos propres outils dans le discours du capitalisme, etc. qui pose un certain nombre de problème, que vous essayez de prendre du côté de comment l'analysant se saisit du paiement, de ce qu'il en fait, dans quelles conditions économique il se trouve, etc, mais il me semble qu'il y a quelque chose qui à mon avis n’est pas posé pour l’instant. c’est pas simplement ce que l'analyste fait du paiement, c'est le revenu de l'analyste, pris dans son ensemble. Vous avez posé la question de dire l'analyste pris dans une relation clinique fait ça ou ça et moi en vous écoutant, y plein de bricolages possible pour essayer de se déprendre de ce que véhicule l'argent en terme d'aliénation, en terme de jouissance etc. vous avez plein d'exemples de bricolages cliniques, on peut faire varier le prix, on discute de cette manière, etc, on pourrait prendre un autre objet de paiement, pour les enfants par exemple etc, donc y a tous ces bricolages que vous inventez et qu'il faut absolument gardé mais ces bricolages sont conditionnés à vos revenus en tant qu'analyste. C’est pas possible de le penser sans se demander comment vous pouvez le faire concrètement. J'ai l'impression que les situations ne sont pas les mêmes. Certaines comme ton association bénévolat, ça c’est possible si chacun a un métier ailleurs, soit un mari riche, soit une rente. Tu peux pas l'imaginer, y a pas de sacrifice, on est obligé de vivre dans cette société marchande. deuxième situation on est dans une institution, on est payé, salarié. ou troisième situation et qui arrive, c’est le remboursement de la séance avec cette nouvelle expérimentation qui pose encore des questions nouvelles. ces trois possibilités de revenus, vous fait être dans des situations chacun différemment dans votre clinique.

Nous en économie quand on réfléchit à ça, on essaye de se dire : nous, de toutes les manières, on pourra pas ??? monde. on n'est jamais dans une situation sacrificielle. c’est pas vrai. donc il faut construire quelque chose qui permet de réfléchir à ces conditions matérielles concrètes des psychologues, des cliniciens que vous êtes, tout en permettant ce bricolage qui continue à avoir lieu. Et quand on pose ces conditions, en tout cas moi j'ai pas trouvé d'autres solutions possibles, c'est quelque chose d'une mise en commun, d'une solidarité entre analystes, parce que vous êtes pas dans la même situation les uns les autres. le service public ça revient à ça mais là c’est national. il n'en est pas question pour l'instant, à mon avis ça poserait trop de problèmes.

peut-être que vous êtes tous avec une forme d'autonomie assez grande qui fait que cette question ne vous embête pas trop parce que vous êtes tous dans des conditions concrètes qui vous permettent cette autonomie de bricolage par rapport à l'argent dans votre clinique mais je n'en sais rien, ça n'a jamais été posé. c'est-à-dire qu'on sait pas de quoi vous vivez finalement !

RB : d'amour et d'eau fraîche

GG : cette mise en commun, ce serait que les analystes partagent les honoraires pour que chacun ait la même chose à partir d'une clientèle qui peut payer plus ou moins cher c'est ça ?

MB : pour l'instant y a un principe, là tu poses une proposition concrète. y a plein de possibilités. Tu peux décider une cotisation par exemple dans laquelle y a un pot commun qui permet soit d'attester un revenu à quelqu'un qui serait sur un territoire très rural. parce que les conditions de possibilités de votre variation dépendent des conditions de vie de vos patients qui dépendent de là où vous êtes. on a une structuration hiérarchique énorme. Si on décidait d'être un psychanalyste dans un lieu déshérité, en plein centre d'une banlieue toulousaine, vous risquez de pas avoir une clinique avec des gens qui payent 40 euros à chaque fois. vous risquez d'avoir une clinique à 5 euros et là si vous voulez avoir une clinique qui dure 3 ou 4 jours, une semaine, vous pouvez pas tenir concrètement. il faut payer les charges etc. On peut décider que cette cotisation vient aider. cette complémentée. L'idée dans les structures coopératives c'est d’essayer d'articuler ce qui est de ??? qui pose problème à l'usage que vous en faites. Cette articulation il faut qu'elle soit pensée politiquement, là j'ai pas d'idée, en fonction de vos, de vos. Il faut élargir la réflexion à vos propres conditions de vie parce que sinon y a un point aveugle.

RB : c'est pas la première fois que tu poses cette question et c’est pas la première fois qu'on n'y répondra pas vraiment. parce que c’est très compliqué. Tu poses la question de la précarité de ceux qui n'ont pour vivre que l'exercice de la psychanalyse. Quand on a un pied dans une ou plusieurs institution

Sandrine : Moi je travaille pas dans une institution parce que partout où je me pointe les fiches de poste sont cognitivistes plus plus plus. que le deuxième critère d'embauche du psy c'est les compétences informatiques. y a quand même une réalité dans ce que dit Mireille. non seulement tu peux te trouver sur un terrain où il y a plus de pauvres que de gens qui peuvent te payer 40 balles la séance avec Bénédicte on est à la frontière des 2. et par ailleurs c’est pas forcément de ne pas vouloir travailler en institution. moi personnellement j'ai monté un cabinet pour avoir une clinique que je souhaitais. On est de plus en plus à travailler en cabinet parce que leur place en institution est compliquée.

RB : ceux qui travaillent en institution n'ont pas ce souci, ils sont relativement libre par rapport à cette question. Il suffit de louer un cabinet pas trop cher et être soulagé de devoir demander de l'argent pour vivre.

y a plein de clinicien qui n'ont que leur cabinet pour vivre.

S : j'ai eu une période où j'avais 60% de la patientèle entre 5 et 20 balles. après ça c'est restabilisé. Qu'est-ce que je peux faire ? Tout en continuant à dire au patient que l'argent ne doit pas l’empêcher.

pourquoi les gens restent, je sais pas bien. ça tu le maîtrises pas. par rapport au revenu propre du psy comment tu fais, ça sous-entendrait, qu'à un moment donné tu décide un pourcentage de patientèle entre 0 et 15 balles et pas plus.

RB : quand on a créé le réseau y avait cette idée d'une organisation collective, certains avaient la pratique de faire payer très peu aux patients qui peuvent pas payer bcp. Une façon de répondre à ça c'était de s'organiser collectivement. recevoir tous les patients exactement aux mêmes conditions. Que le clinicien ne soient pas à calculer comment il va faire à la fin du mois.

GG : comment un lien coopératif peut s'établir ?

MB : la coopérative a un certain nombre de principe à réfléchir, adapter, par rapport à ce que c'ets que la clinique. Une coopérative c'est une coopérative de production, c'est-à-dire qu'on produit ensemble. la coopérative cherche à : c’est une réponse au moyen le plus puissant du capitalisme qui est la propriété privée. La coopérative vient pour dire y a une propriété commune et une gestion collective des moyens de productions. Il faut réfléchir pour faire émerger les concepts adaptés : les locaux, le petit matériel dont vous avez besoin pour recevoir les patients dans de bonnes conditions, y a peut-être autre chose qui vous permette de produire l’analyse, les livres, les séminaires. la première chose c’est une propriété commune qui ne s'échange pas, qui n’est pas appropriable. c'est-à-dire que quand quelqu'un sort de la coopérative, il prend pas le bout de la propriété commune. Celui qui part il part pas avec un tabouret qu'il aurait mis au départ.

La deuxième idée c’est la question de la double qualité. Il faut voir comment l'articuler, j'y arrive pas, depuis tout-à-l'heure je tourne en rond, la grande idée c’est d'articuler la valeur d'usage et la valeur d'échange. dans le capitalisme y a une volonté de séparer les deux. dans une entreprise privée ce lui qui jouit de la valeur d'échange c’est le propriétaire, le patron qui va prendre les marchandises qui va les vendre et qui va pouvoir s'approprier le prix de la marchandise et ensuite en faire ce qu'il veut, en donner pas assez au salarié par exemple. donc y a une séparation entre les 2 et ce qu'on cherche à faire dans les coopératives, c’est de relier les 2. par exemple on dit les propriétaires de l'entreprise sont aussi ceux qui y travaillent. dans une coopérative d'habitat, on dit les propriétaires ce sont aussi ceux qui louent. Une coopérative d'habitat, ce sont des gens qui achètent en commun un lieu, qui habitent et qui deviennent locataire de leur propre propriété, quand une personne s'en va, il laisse la même valeur, y a pas de plus-value possible. y a bien cette idée de double qualité. comment dans la clinique le paiement est quelque chose d'une valeur qui se dit dans la clinique, c’est le travail, l'usage ce serait une incarnation d'une valeur de travail

Slavka : quelque part peut-être la mise

MB : vous serez obligés de l'articuler avec ce qui est l'argent dans le capitalisme, justement avec vos conditions de vie. Il faut que cette articulation soit la plus souple possible. les conditions de vie de l'analysant déterminent le prix de la séance. et vos conditions de vie aussi.

il faudrait inventer une coopérative d'analystes

MC : ça existe à Paris depuis longtemps, l'ASM 13, y a des pièces avec divan fauteuil pour que les jeunes entre guillemets psychiatres puissent venir s'exercer. C’est associatif et ils surfent sur le fait qu'un certain nombre d'entre eux sont psychiatres et qu'ils peuvent aller choper des subventions.

MB : la différence entre la coopérative et l'association, de mon point de vue c'est que dans la coopérative y a quelque chose d'un capital commun. une association c’est une association d'individus qui se lie en fonction d'un projet. mais ils ont rien en commun. L'association quand elle est dissoute il reste rie. Tandis que la coopérative de production il y a quelque chose qui va rester, il reste les moyens de produire.

MC : ça avait été pensé par Widlöcher. y a des maisons de la psychanalyse qui se sont créées mais je sais pas si c’est sur un mode associatif ou coopératif.

MB : la question de l'usager. voir comment les usagers, les patients, peuvent venir dans cet endroit pour participer. pas simplement dans la clinique, parce qu'ils ont été patients, des gens capables de réfléchir à ce que la psychanalyse peut faire. avoir des patients qui viennent discuter avec vous.

RB : ce que disait Sandrine par rapport à la valeur d'usage, c’est la mise du patient.

Il me semble que cette mise n'a rien à voir avec ses conditions de vie. C’est pas parce que quelqu'un est au RSA qu'il doit payer 5 euros. y arien qui dit ça. quelqu'un de l'APLS décédé aujourd'hui reçoit un jeune étudiant qui démarrait des études de langues. n'avait comme moyen pour vivre que l'argent de ses parents. Il s'était trouvé un petit boulot qui lui permettait de gagner 160 euros par mois. quand elle lui demande combien il peut mettre, il dit 40 euros. Elle dit : c'est votre salaire, réfléchissez y. ça la travaille dit-elle d'accepter de prendre à ce jeune tout l'argent qu'il gagnait. et finalement on en a parlé, elle y a consenti. Je pense que si elle n'avait pas consenti à prendre ce qu'il proposait, y a de grandes choses pour qu'il ne soit pas engagé dans un travail. doit-on considérer que dans ce cas il vaut mieux qu'il s'engage pas dans le travail pour garder ses 160 euros ? on n'a pas à juger de ça. pour rebondir sur ce que disait Marie, être pauvre c’est un symptôme, par rapport à ce cas, je dis que ça peut aussi être un fantasme. Elle disait le pauvre c'est celui qui n'a pas assez d'argent, tout capitaliste est pauvre, donc il faut qu'il reste pauvre *ad vitam eternam* pour continuer à avoir beaucoup d'argent. Le rapport qu'on peut avoir à ce qu'on va demander , une somme modique parce que la personne n'a pas beaucoup d'argent, me semble qu'on est dans quelque chose d'imaginaire, il faut veiller pour le travail analytique, à ce que la mise, c'est-à-dire la valeur d’usage, soit préservée, respectueuse de ce que celui qui vient devant l’analyste va considérer devoir. C'est quelque chose sur lequel on peut rien présumer à l'avance.

il faut que l’analyste accepte de demander de l'argent. C’est magnifique de le dire comme ça parce qu'on peut aussi avoir une certaine réticence à demander de l'argent. d'autant plus quand on a quelqu'un qui vient qui gagne que dalle. La patiente dont tu parlais tout-à-l'heure.

Bénédicte : une patiente qui arrive et dit : j'ai 600 euros pour vivre et un loyer de 400 balles. Je lui ai dit vous faites comme vous pouvez. Elle est venue avec du café. J'ai trouvé ça génial.

Slavka : je me posais la question du troc. Là elle contrôle ta jouissance. L’analyste, l'argent il en fait ce qu'il veut.

RB : et l'analysant ignore ce qu'il en fait.

Moi je trouve qu'on complique beaucoup. d'abord on se met pas au niveau de la société qui fonctionne avec l'argent. On peut pas échapper au système où l'argent est roi. il faudrait qu'on soit plus humble. Séparer la question du paiement des analystes, c'est-à-dire de leur niveau de vie, qu'est-ce qu'il doivent gagner pour vivre. On pense jamais à militer pour que la psychanalyse devienne service public. S'est-on demander si les gens travaillent mieux ou moins bien dans le service public par exemple ne psychiatrie ? Freud a évoqué l'histoire du service public en 1918.

Bénédicte : avec l’expérimentation on devient auxiliaire médical. Mais les psychologues ne sont pas médecins, heureusement.

ce qui me fait peur c'ets de remettre tout ce qui est psychologie sous le giron médical.

Béné : le médecin prescrit des séances de soutien psychologique

GG : le médecin a une place de prescripteur et ça le rend plutôt indécis de qqc. Le généraliste qui va prescrire des séances de soutien psycho n'a aucune idée de ce qu'il prescrit. C’est un peu grossier. Un généraliste ne va pas savoir de quoi a besoin son patient déprimé angoissé. Il faut voir un psychologue c'est tout ce qu'il peut dire

FV : c'est exactement le contraire. On a un matraquage contre la psychanalyse; les enfants autistes ne peuvent pas avoir accès à l'analyse sinon on leur retire leur subvention. Le service public est nécessaire à partir du moment où on pense qu'il n'y a pas que des malades ou des pas malades, que chacun a un compte à rendre avec son propre inconscient. L'analyse est essentielle au bon fonctionnement d'une société. ça c'est absolument contraire à ce qui est en train d'être penser. On est dans une situation extrême.

parallèlement à ça, y a la psycho pour tout le monde et pour le bien-être.

RB : je travaille dans un service public, effectivement là tout le monde paye. y compris les gens qui viennent. les gens qui viennent pour la première fois et disent : ah c’est bien c’est gratuit. Je leur précise que ce n'est pas gratuit, je suis payé et ils peuvent y avoir accès parce qu'ils ont des droits sociaux, etc, tout ça c’est payé collectivement. ce qui me parait important c'est qu'un service public dans un système politique et économique, qui lui n'est pas du côté du public mais qui n’est pas sans effet sur la manière dont les gens en souffre. c’est pas anodin, il me semble, que la question du paiement, d'échange d'argent, nous occupe du côté de la psychanalyse. C’est pas en traitant la question du paiement qu'on va traiter le sort que le libéralisme fait à la psychanalyse. c'est plutôt en faisant cas des conditions du lien social, en travaillant avec le fric comme disait Lacan qu'il y a quelque chose de pouvoir subvertir le rapport qu'on a à ce truc là aussi pour l'analyste que pour les analysés et les futurs analysés ou futurs analystes. La question de la psychanalyse comme un service public moi je pense que c’est pas une bonne chose non plus. y a eu une époque où la psychanalyse avait son mot à dire dans les institutions psychiatriques, certains institutions sont devenues même totalement "orientées" par la psychanalyse. Je pense qu'à ce moment là la psychanalyse y en avait plus dans ces institutions là puisque la psychanalyse se trouvait en situation de discours dominant. Moi ce qui me semble le plus important c’est pas de militer pour la psychanalyse dans le service public mais pour la pluralité des orientations dans le service public. Ce qui est à défendre c'est quand on voit le profil de poste comportementaliste, c’est de dire, il faut pas

Sandrine : j'y serais volontiers allé, les trois premières lignes c'était informatique

RB ; à l'inverse à une époque où dans les profils de poste on voyait candidat en analyse ou ayant fait une analyse, on s'en réjouissait moi maintenant ça me fait froid dans le dos

GG : les analystes, surtout ceux qui n'ont pas un travail rémunérateur, reçoivent en fonction des capacités de payer, ces analystes là d'une certaine façon sont eux aussi précarisés. Je trouvais ça une très bonne idée ton histoire de coopérative.

Mireille : le statut coopératif c’est une condition nécessaire mais pas suffisant pour que tout se passe bien. C’est pas parce qu'il y a une coopérative en place que le collectif se met en place.

GG : il me semble que c’est une bonne piste si on essaye d'éviter que les analystes qui prennent en charge les patients désargentés ne finissent pas précaires. De prévenir ces analystes d'une certaine sécurité, ça va presque dans le sens comme dans le service public.

MB : par exemple si tu fais les choses a minima, en disant bon voilà, y a une sécurité sociale, y a une petite cotisation qui permet de compléter un revenu de quelqu'un qui aurait une clinique de précaires, c’est pas un service public où c'est gratuit. y a une différence d'intensité là, on collectivise pas tout. le service public c’est une collectivisation, on paye par les impôts et ensuite c’est redistribué via l'état. là c’est pas le cas.

GG : ça donnerait une certaine sécurité et ça peut éviter ce dont Marie a parlé tout à l'heure. Lutter contre le fait que cette patiente là est visiblement, a manipulé la situation tout en faisant semblant de s'y prêter et à la fin c’est l’analyste qui s'est trouvé complètement lésé, non seulement il a travaillé pour peu d'argent mais en plus elle a eu après cet espèce de truc, de camouflet de cette analysante qui a rompu le lien sans expliquer, donc l'analyste a eu tout faux. Il a pas eu un sous et en plus il a pris des baffes. peut-être que ça permettait de protéger de cette pensée : je suis en train de m'exposer pour pas grand chose.

Pause café

GG : si vous voulez puisqu'on n’est plus qu'un sur deux

tu vas nous dire un mot sur deux ?

GG : je propose un petit tour de table pour que chacun puisse dire ce qu'il retient et qu’il n'a pas pu dire, les perspectives, les idées

qq'un : je suis content d'être venu sur la question de la psychanalyse et de l'argent. ça va cheminer dans ma tête. les jeunes psy qui s'installent en cabinet. question de la gratuité. on a parlé bcp des effets du non paiement mais on n'a pas parlé des effets de la gratuité. des fois certains disent au moment de prendre rv, je sais pas, d'autres en ont peut-être plus besoin. Ma présence est limitée dans le temps, et qu'il n'y a plus de disponibilités pour d’autres personnes.

qq'une : les gens qu'on reçoit en service public, on leur demande pas de payer directement, est-ce que ça chose de la demande pour le sujet, est-ce que ça vient modifier le travail du psy qui occupe cette place ? même s'il est salarié il va faire son boulot aussi bien que dans son cabinet. La question c'est spas la gratuité pour les accueillir, c'est tellement au cas par cas. quand on voit des gens richissimes qui renâclent à payer 20 euros. On voit bien que c'est une affaire de sujet et de son rapport à l'argent. Il me semble que la gratuité supprime ça et met en évidence la vraie demande. en tout cas il me semble on travaille là-dessus au CAP pour tout ceux qui ne peuvent pas payer, c’est dit, c'est réservé aux plus démunis, ça supprime la problématique des non-dits. Il me semblerait logique que les intervenants eux ils soient défrayés, même si c’est gratuit pour les, nous on est entièrement bénévoles. il faudrait que les intervenants soient défrayés selon le temps qu'ils y passent et que ça ça doit être pris en charge par un service public de psychiatrie, de psy machin. ou alors par la municipalité, que ce soit collectivement pris en charge. On est limité, vous trouvez qu'on a bcp de riches psychanalystes qui peuvent donner 6 heures de temps. non c’est pas possible. d'autant plus que nous nous astreignons à un travail réel et rigoureux avec des réunions cliniques, théoriques, des débats collectifs ouverts sur la cité qu'il faut préparer. Un boulot réel de psychanalyse, lié à la politique, puisque lié au débat de société contemporaine. quand je parle de service public c’est de ça dont je veux parler, c'est-à-dire pour les intervenants. ce qui permettrait aussi une plus grande, un plus grand lien entre les psychanalystes ou les psychologues cliniciens qui veulent s'y coller. qui pourraient aussi y venir et qui enrichirait la formation de chacun. Parce que ce genre d'accueil il est drôlement enseignant. c'est pas le, un qui arrive dans un cabinet, je souffre de ceci, de cela, tel symptôme et tel symptôme, bon, déjà y a quand même quelque chose de fait, une demande qui est là. Là c'est plus complexe parce que c’est pris dans cette complexité justement de la vie actuelle et de leur problématique propre. ça ça doit être très enseignant pour un psychanalyste ou quelqu'un orienté par la psychanalyse. pour dire que l'histoire de faire payer quelqu'un ou pas, ça me parait vraiment secondaire, ça ne peut s'interroger qu'au cas pas cas. c’est souvent le signe qui est pris dans la subjectivité.

qq'un : dans les témoignages qui ont été donné j'ai reconnu des cas que j'ai. par rapport à la gratuité, y en a un qui a été enseignant dés le début. cas d'une patiente qui a un moment m'a dit : je suis gênée de cette gratuité et je veux donner quelque chose. Elle voulait participer et sortir de la gratuité. C'était aussi ne pas être marquée comme pauvre. Pour coopérative, je suis plein de questions par rapport à ça. où ç va ? où vont les petites coupures qui font qu'il y a coupure avec l’analysant. y a une dilution. ça va voyager jusqu’à Angers et retour.

qq'une : je reste sur ma faim, c'est la liaison du transfert et du paiement, peut-être parce que la question du transfert et une question difficile pour moi, je suis une analyste assez débutante, c'est difficile d'identifier ce qu'il en est du transfert. c’est un travail à continuer pour moi. On a parlé du transfert, du paiement, ce que ça fait, comment ça s'articule, moi j'ai envie de poursuivre. sinon la question du montant du comment du tout ça, je pense que c’est une problématiques très singulière. si je pense à chacun de mes patients, c’est chaque fois différent. Je reconnais aussi que pour moi c’est une question difficile. c’est mon côté symptomatique.

Marie-Lo : j'ai rein de spécial à dire. les interventions très intéressantes, ça produit un silence chez moi. il faudra que la prochaine rencontre soit moins loin dans le temps par rapport à la précédente. On doit continuer à travailler là-dessus.

qq'un : je suis président d'une association de psychologues en Ariège, l'histoire du service public m'y a fait penser, c’est un peu comme un service public qui fonctionne que avec des subventions, ça a l'avantage de pouvoir rémunérer les psychologues cliniciens. L’inconvénient c’est un contrôle plus accru de l’administration qui peut être plus contraignant dans ce type de dispositifs. C'est gratuit pour les personnes en situation de précarité. suivi par des psychologues cliniciens d’orientation psychanalytique. Subventionné par le conseil départemental. c'est l'avantage de l'Ariège.

GG : y a des différences entre les départements.

jusqu'à présent on a des subventions de la CAF, du conseil départemental : 300 euros, ce qui fait qu'on peut pas avoir de lieu. On est hébergé. On se pose la question, de solliciter un peu plus, maintenant que les médias s'y mettent à parler de nous, et qu'on reçoit beaucoup de la psychiatrie, des CMP, puisque les rv sont à un an. La psychiatrie c’est dingue ! On reçoit beaucoup de gens qui ne payent rien. ça peut être un argument pour interpeller le politique.

qq'une : moi aussi je travaille à SIC association, on reçoit bcp de personnes qui ont été hospitalisées.

GG : Comment rémunèrent ces personnes envoyées par les CMP ?

qq'une : à SIC association, c’est aussi une convention avec le conseil départemental. Soit ils ont le RSA, la subvention est globale, pas à l'acte,

mais y a quand même des objectifs, le nombre de personnes à recevoir

je reprends l'histoire du contrôle que les personnes qui soient accueillies correspondent à certaines conditions de ressources. il nous est arrivé de recevoir des personnes qui pouvait payer, des personnalités assez atypiques qui trouvaient là une rencontre et qui n’étaient pas prêtes à faire une démarche en libéral. Le fait de devoir rendre compte empêche ça. Les comptes

qq'une : la question du service public me dérange. je suis plus pour un dispositif qui accueille de façon inconditionnelle parce que la demande du sujet est prioritaire. Après on se débrouille, il paye plus moins. Je trouve qu'on est plus libre sans contrôle social.

Bénédicte : le contrôle social peut être là et de toute façon est là, on le voit avec le remboursement, est-ce que c’est pas venir subvertir quelque chose à cet endroit là, d'être à une place de subversion, en ne répondant pas forcément à la demande, en ne rentrant pas dans le cadre on vient subvertir quelque chose de ce contrôle social, c’est là que je trouve ma place et mon sens. Je pourrais pas me coller à remplir ce papiers insupportable où on me demande si la personne elle pense tous les jours, un peu tous les jours ou chaque semaine, à se suicider. y a des psy qui s'y collent sans réfléchir. y a toute une logique du chiffre actuellement qui vient ôter toute une logique du sens. c'est à nous de remettre du sens, ça passe par notre discours, notre position subjective, une sorte de révolution interne.

Marvic : nous approchons, nous attrapons quelque chose du côté ce qui nous préoccupe à tous. Chacun à sa manière et c’est vraiment à la fois entre politique de la psychanalyse dans la cité et la clinique de l'analyse au plus proche de ce qui est vraiment son objet et ça c’est très précieux. Aujourd'hui nous n'avons pas trop débattu. les témoignages éminemment clinique on est au cœur de ce qui se passe, de ce qui se passe pas, c'est ça qui est précieux. A l'APLS, les cliniciens qui tiennent la permanence sont rémunérés, on est subventionné par la municipalité. 2 permanences mardi après-midi et vendredi matin. C'est une permanence informative. On fait pas les suivis dans l'asso.

GG : un des soucis c'est est-ce que le réseau est assez étalé sur l'espace toulousain ?

MM : une des personnes qui m'est parvenue dans le réseau de l'APLS : plutôt nomade, Paris.Quelque chose s'est mis en route à Toulouse mais très peu. finalement je me dit : ce n’est pas possible, j'essaye d'orienter. Il se passe du temps. Et il rappelle. dans quelles conditions ça pourrait se réaliser pour vous ? pourquoi ne pas le faire à Paris puisque vous y habitez ? il dit : je peux pas encore mais peut-être demain. y a pas un travail véritablement engagé, mais y a un transfert, un appel vraiment.

Eric : ce à quoi je suis sensible à l'APLS, en tant que clinicien. Je suis d'accord sur la singularité par rapport au paiement. je suis sensible au fait qu'on soit présent. cette offre à travers l'APLS, le SIC, en Ariège, il faut occuper le terrain et pas rester dans les cabinets. parce que tout le reste c’est pas possible.

qq'une : j'ai vraiment envie de continuer à essayer de réfléchir encore et encore sur cette question de la gratuité. je parle pas des effets de la gratuité mais surtout je me dis mais comment on peut soutenir son acte quand il y a gratuité ? je me disais : peut-être qu'après out l'analyste pourrait se satisfaire du travail qui se fait tout de même, qui s'engage, est-ce qu'il pourrait aussi se satisfaire justement d'une position, ce qu etu saisi Eric, une façon quand même de continuer à occuper le terrai, est-ce que ça pourrait aussi être une satisfaction, de pouvoir affirmer un positionnement politique, est-ce que ça ça peut permettre que ça puisse soutenir sans tomber dans un travers de ce que je disais un petit peu, se payer un petit peu sur le dos de, c’est ça dont j'ai peur, que devient la jouissance de l'analyste, comment elle est aussi entamée. y a cette idée qu'à proposé Mireille dont j'ai bcp de mal à avoir une représentation mais j'aimerai vraiment qu'on y réfléchisse même si c’est pour se dire que c’est pas possible.

RB : moi j'aimerai bcp qu'on passe au moins une journée avec Françoise Valon sur *le Banquet* et essayer de reprendre cette ionique du transfert et du paiement. du côté de la théorie ça me parait un pilier. je trouverais intéressant qu'on passe une journée ou plus à réfléchir très concrètement à comment on peut s'organiser collectivement un peu plus que ce qu'on fait déjà. pour pouvoir continuer à occuper le terrain. J'ai été très sensible à ce qu'à introduit Sandrine, c'est-à-dire la situation des jeunes qui commencent la pratique en cabinet. Comment s'organiser collectivement pour soutenir ceux qui démarrent ? c'est rendre accessible la pratique en cabinet à tout le monde d e a même manière. pour que le plus de gens possible puissent avoir accès à la psychanalyse il faut aussi que les analystes aient des conditions qui leur permette de supporter ça.

ds notre organisation on a aussi une politique de quota. Chaque clinicien de l'APLS donne un maximum de patient qu'il peut recevoir. Il n'était pas question dans le projet initial de constituer un réseau de spécialistes de la pauvreté, ce qui reviendrait à se faire du fric sur le dos de la bête même si concrètement c’est pas possible. C’est l'expérience qu'on avait de la pratique de permanence avec des subventions sociales qui nous a amené à avoir des prévention de ce côté là parce qu'on a senti à un moment donné qu'on aurait pu glisser vers une organisation dans laquelle on chercherait des subventions pour créer du travail de psychos qui ne travailleraient qu'avec ça. je sais pas si on a eu raison. l'idée de service public, je sais pas si il faut organiser un service public de psychanalyse, il faut veiller à ce qu'il y en ait dans le service public, ça me parait crucial. Que peut-on créer comme espace collectif de travail pour accueillir des gens qui sont dans une précarité psychique immense, pour qui le travail à plusieurs est vital pour qu'ils puissent tenir dans un transfert ? moi j’ai des patients psychotiques pour qui le collectif c'est vital. faire remonter à l'ARS que la psychiatrie ne peut plus absorber, et qu'il va falloir trouver un moyen. peut-être aussi qu'on a à porter une position forte : il n’est pas question qu'on vienne bénévolement répondre aux défaillances du service public. il faut qu'on arrive à s'organiser pour porter ça collectivement pour défendre l'accueil qu'on peut faire à des sujets en difficultés et abandonner par ceux dont ils sont en droit d'attendre des réponses et qui les envoient ailleurs sans même les avoir reçu, ni pris le temps d'entendre un peu ce qui se passe pour eux. ceux qui travaillent en institution c’est quelque chose qu'ils ont à porter avec ceux qui n'y sont pas.

GG : oui mais si j'en crois les échos de l’hôpital Marchant, un secteur entier n'a plus de psychiatres tellement il y a un manque de psychiatres.

RB : ce qui amène les équipes de plus en plus à essayer de défendre leur conditions de travail en oubliant que, certes, eux ils sont sous pression, mais la pression qu'ils reçoivent à pour effet qu'ils ferment la porte à des gens qu'ils devraient recevoir. ça me chiffonne beaucoup de même pas pouvoir mesurer les gens qu'on laisse tomber et qui peut-être se foute en l'air parce qu’ils ont pas pu avoir de rendez-vous.

GG : y a toujours un généraliste, les urgences

Bénédicte : les CMP ne se soucient pas non plus de ceux qu'il y a autour et qui pourraient accueillir. Ils ont une file active d'attente très longue et n’adressent pas à l'extérieur.

RB : il se produit quelque chose de paradoxal c'est que dans l'institution on choisit les patients et que manque de bol pour les patients qu'on pourrait qualifier de psychiatriques, on choisit plutôt les patients tranquilles plutôt névrosés qui pourraient aller en libéral. ça m'arrive souvent dans mon équipe. vous savez que c’est organisé de telle manière, je fais vite et caricatural, un patient appelle au CMP : bonjour je voudrais voir un psychologue. on lui répond : ah non non ça se passe pas comme ça, il faut d'abord voir un psychiatre. Donc rendez-vous avec un psychiatre, dans 3-4 mois. Comment je fais d'ici là ? ah ben d'ici là vous pouvez voir un infirmer. Les infirmiers reçoivent les patients avant que le médecin ne les voient ils les ont vu 10, 15 20 fois. y a eu une époque où ils présentaient le patient en réunion la veille du jour où il allait voir le médecin et il m'est arrivé plusieurs fois de dire : pourquoi ce patient n'a pas été adressé à l'extérieur ? pour les gens qui travaillent qui ont un salaire confortable qui se trouvent en difficulté pour une séparation ou autre. réponse des infirmières : ???? des choses s'installent comme ça des fois très durablement. A côté de ça, je constate de plus en plus souvent que des patients schizophrènes pour qui on a mis en place un suivi avec infirmier, psychologue, assistante sociale, je me rends compte que je suis le seul à le recevoir et quand je demande pourquoi il voit plus le médecin : ah ben il rate ses rv ! c'est-à-dire que y a un glissement tout à coup du côté de : c’est plus croustillant d'entendre quelqu'un raconter comment il a frappé sa femme, sa femme veut le quitter, etc, que t'entendre quelqu'un parler de son angoisse. Il me semble qu'il y a quand même un vrai pb du côté des médecins qui fait qu'on se coupe du lien qu'on pourrait avoir.

GG : il y a aura d'ici quel que soit mois une réplique, tremblement de terre, un écho, au sens théâtral, encore une secousse c'est possible. j'ai la tête pleine d'une coopérative avec de jeunes psychanalystes qui s’installent et des vieux qui transmettent.

Jeune psychanalyste c'est à partir de quel âge ?

les psychanalystes n'ont rien à produire comme titre, si il ne sont pas psychologues ou psychiatre... on a échappé à des réglementations mutilantes, la contre-partie de notre liberté c’est que la reconnaissance sociale et politique n’est pas assurée.

dans les pages jaunes : psychanalyste ayant fait 10 ans d’analyse avec Julia Kristeva !

dans certains pays la psychanalyse est complètement bâillonnée.

Transcription établie par Marie Chiocca

1. Τί η στί ? [↑](#footnote-ref-1)
2. Τίνος, qui vient du pronom interrogatif τίς : lequel, laquelle, quelle chose ? [↑](#footnote-ref-2)
3. De Αφρός, -ου : l'écume (de la mer, aux bords des lèvres). [↑](#footnote-ref-3)